This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 948,732

L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
W·A·L·T·E·R
πάντα ῥεῖ

848
R1140
G

DE L'AUTORITÉ

DE RABELAIS

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Hollande.
15 — sur papier de Chine.
15 — sur papier Whatman.

80 exemplaires, numérotés, et ornés d'un portrait de Rabelais, gravé à l'eau-forte par Gilbert.

DE L'AUTORITÉ
DE RABELAIS

DANS LA RÉVOLUTION PRÉSENTE

ET DANS LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ

OUVRAGE DE GINGUENÉ

PUBLIÉ EN 1791

RÉIMPRIMÉ AVEC UN AVERTISSEMENT

PAR

HENRI MARTIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

—

M DCCC LXXIX

AVIS AUX LECTEURS

Un monument va être érigé à Rabelais par une souscription nationale. Un éditeur à qui nous devons de nombreuses et charmantes éditions de nos vieux écrivains a eu l'heureuse idée de réimprimer à cette occasion le curieux et intéressant écrit d'un critique distingué de la fin du siècle dernier, Ginguené, sur l'auteur de PANTAGRUEL.

Le titre, un peu hasardé, de cet opuscule parut certainement un paradoxe en 1791 *:* DE L'AUTORITÉ DE RABELAIS DANS LA RÉVOLUTION PRÉSENTE.

Pour nous, qui, depuis un demi-siècle, avons tant fouillé le passé, tant scruté les origines de la Révolution, le paradoxe est une vérité, et Ginguené en donnait déjà toutes les preuves, en homme d'esprit et de sens qu'il était, dans ces pages que les lecteurs d'aujourd'hui auront plaisir à comparer avec les études de nos contemporains sur Maître François.

L'auteur du petit écrit que M. Jouaust rend à la lumière fait une observation digne de remarque : c'est qu'à son époque de fort libre pensée, par ce qu'il nommait « une fausse décence », on mettait Rabelais à l'index, tandis qu'autrefois d'illustres écrivains très orthodoxes l'avaient lu et relu, cité, imité sans scrupule. L'excuse des énormités de Rabelais est dans le singulier contraste qu'offraient les mœurs de son temps ; le XVIe siècle, en ce qui regardait les arts, avait une élévation, une délicatesse, une pureté de goût incomparable, tandis que, dans le langage et dans les manières, il gardait, sous certains rapports,

une étrange grossièreté. Les jovialités cyniques de Rabelais, loin d'être alors des hardiesses, étaient le passeport de ses hardiesses véritables, de tout ce qu'il y a de bon, de grand, de régénérateur dans son œuvre. Il ne sera jamais, il ne devra jamais être lu de tous, ni surtout de toutes : c'est là son expiation ; mais il sera toujours, malgré tout, médité, défendu, revendiqué, maintenu en haut rang dans la tradition nationale par les penseurs, par les amis de la science, de la patrie et de l'humanité : c'est là sa récompense. De ce qu'en a dit Ginguené, rien n'est à retrancher; beaucoup se pourrait ajouter. Cet Homère bouffon, ainsi qu'on l'a nommé, bouffon dans la forme, si sérieux au fond, même dans son large rire, ne perd jamais de vue son but unique : rendre l'homme plus instruit et meilleur ; connaître l'œuvre de Dieu et y mettre l'humanité à sa vraie place ; un rationnel et tolérant théisme, opposé au fanatisme sectaire, est le fond de sa pensée.

Ce génie si français va recevoir enfin sa consécration dernière au cœur de la France, au bord de cette belle Loire qu'il aimait tant, et c'est justice.

HENRI MARTIN.

DE L'AUTORITÉ
DE RABELAIS
DANS LA RÉVOLUTION PRÉSENTE
ET DANS LA CONSTITUTION CIVILE
DU CLERGÉ
OU
INSTITUTIONS
ROYALES, POLITIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES
TIRÉES
DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL

Solventur risu tabulæ. Hor.

EN UTOPIE,
De l'imprimerie de l'abbaye de Thélème.
A PARIS,
Chez Gattey, Libraire au Palais-Royal, n° 14.

1791

INTRODUCTION

Il parut, en 1789, une excellente dissertation intitulée : De l'Autorité de Montesquieu dans la révolution présente. *J'ai l'air d'avoir parodié ce titre, et voulu faire seulement une plaisanterie : car qui pourroit parler sérieusement de Rabelais ? Qui ? Moi, peut-être. Quant au titre, je le mets ainsi non parce qu'un auteur que j'aime en a employé avant moi un semblable, mais parce qu'il convient mieux que tout autre au contenu de cet ouvrage.*

*D'ailleurs, nous différons absolument, cet auteur et moi, dans le but que nous nous sommes proposé. Il a combattu l'autorité de Monstesquieu sur des points importans ; je veux, sur des points capitaux, montrer quelle doit être celle de Rabelais. Il a fait voir qu'au dix-huitieme siecle, l'auteur de l'*Esprit des Lois *n'avoit soumis que*

trop souvent la philosophie aux préjuges; je prouverai que, dès le seizieme, l'auteur de PANTAGRUEL *attaqua les préjugés en véritable philosophe.*

Notre méthode differe autant que notre but. Il avoit à combattre les principes d'un auteur très-connu, très-vanté, dont on opposoit sans cesse l'autorité à la destruction nécessaire de l'échaffaudage gothique que nous appelions notre gouvernement. Il lui falloit donc établir les vrais principes, et démontrer en quoi et pourquoi Montesquieu s'en est tant écarté. Moi, je ne veux que rendre à Rabelais ce qui lui est dû, le tirer de l'oubli où on le laisse, rappeler qu'il avoit baffoué le culte de certaines idoles que nous avons encore adorées plus de deux siecles après lui, et que son autorité doit être comptée parmi celles des sages qui ont préparé la destruction de nos sottises politiques et religieuses. Je dois donc m'appliquer principalement à le faire connoître, et, pour cela, moins disserter que citer.

C'est même de citations que sera presqu'entiérement composé cet ouvrage. Elles seront seulement rangées en chapitres, et sous des titres différens de ceux qu'on lit dans Rabelais. Il écrivoit dans un tems où il falloit bien qu'il se couvrît d'un voile allégorique, quelque transparent

qu'il fût; aujourd'hui la vérité marche le front découvert et levé.

C'est une chose bizarre que le succès de ce joyeux mais redoutable ennemi de la superstition dans un siecle dévôt, et son décri dans un siecle de philosophie. Despréaux, Racine, Moliere, La Fontaine, admiroient Rabelais, le relisoient sans cesse, le citoient souvent, l'imitoient plus souvent encore. De nos jours, on a pris à tâche d'en dire du mal, de le peindre comme un déraisonneur ivre, qui avoit noyé quelques mots heureux, quelques étincelles d'esprit, dans un fatras d'absurdités, de grossiéretés et de plates folies. Un goût dédaigneux et timide, une fausse décence, ont porté cet arrêt de proscription; et ni parmi les gens du monde, ni même parmi les gens de lettres, on n'a plus daigné lire Maître François; on auroit rougi d'avouer qu'on l'avoit lu.

Rabelais compare plaisamment, dans un de ses prologues, les calomniateurs de ses écrits, ceux qui de son tems les condamnoient comme hérétiques et dangereux et en interdisoient la lecture, à ces gens qui crachent au bassin ou au plat pour dégoûter les convives et manger tous les bons morceaux. « Presque pareille, continue-t-il, non toutefois tant abominable histoire nous conte-t-on d'un médecin, lequel disait l'aîle du chapon gras

être mauvaise et le croupion redoutable, le col assez bon pourvu que la peau en fût ôtée, afin que les malades n'en mangeassent, et que tout fût réservé pour sa bouche. Ainsi ont fait ces nouveaux diables : voyant tout le monde en fervent appétit de voir et lire mes écrits, ont craché dans le bassin, c'est-à-dire les ont tous, par leur maniement, souillés, décriés et calomniés, en cette intention que personne ne les eût, personne ne les lût, fors leurs poltronités[1]*; ce que j'ai vu de mes propres yeux, voire jusqu'à les conserver religieusement entre leurs besognes de nuit, et en user, comme de bréviaires, à usage quotidien. »*

Ce n'est pas comme hérétiques et dangereux que les poltronités *d'aujourd'hui condamnent ces mêmes écrits; c'est comme blessant la décence, le bon goût, le bon sens, et ne contenant rien dont un esprit raisonnable puisse s'accommoder. Mais, de meilleure foi que le médecin gourmand de Rabelais, ce n'est pas pour en jouir eux-mêmes qu'ils en ont dégoûté les autres, et aucun d'eux que je sache n'en fait ni son livre de chevet ni son bréviaire.*

J'ai depuis long-tems le mauvais goût et la

---

1. Comme on dit *leurs majestés.*

foiblesse d'être, sur ce roman philosophique, de l'avis de La Fontaine, de Racine, de Despréaux et de Moliere. Ils se gardoient bien, sans doute, et je me suis gardé comme eux, d'y tout approuver et de tout relire : ce qui est extravagant, obscur à-dessein, obscene sans gaieté, trivial, insignifiant et grossier, ne m'a jamais ennuyé qu'une fois. Mais les contes plaisans, les traits nombreux d'une satyre ingénieuse et délicate, les choses hardies pour le tems, dont plusieurs l'étoient encore pour le nôtre il y a peu d'années, et celles où brillent un sens droit, une raison supérieure, une sagesse de tous les tems, tout cela me charmoit, et, chaque fois que je prenois mon Rabelais, ce n'étoit qu'après avoir relu tous ces endroits, marqués dans mon exemplaire, que je pouvois le quitter.

En le reprenant cette année, j'ai sur-tout été frappé de l'à-propos dont seroient en ce moment une foule de traits, de passages, et même des chapitres entiers. J'ai cru que ce qu'ils contiennent de juste, de plaisant et de raisonnable, sur les rois, sur les grands, sur leurs fantaisies guerrieres, sur les pilleries des parlemens et des autres cours abolies par notre constitution; sur les moines, les cafards, la cour de Rome, et voire même le pape; que tout cela, dis-je, auroit

quelque chose de piquant, peut-être même d'utile, et pourroit faire autorité.

On ne trouvera point ici tout ce qu'il y a de bon et d'agréable dans Rabelais, mais seulement ce qui rentroit dans mon sujet, ce qui pouvoit avoir de l'intérêt dans la circonstance, et dont l'application devoit frapper tous les yeux. Pour en faire sentir tout le mérite, ce seroit ici le lieu de peindre le siecle où l'auteur écrivoit. Mais je ne veux pas faire un long ouvrage, et m'engager dans cette peinture ne seroit pas le moyen de le rendre court.

Il suffira de rappeller à ceux qui connoissent notre histoire que c'étoit sous le regne de François Ier, ce qui veut dire, en plus de mots, sous un roi possédé de la manie des conquêtes, et puni par des revers, même par la captivité, de cette manie sanguinaire. Il osa la tourner en ridicule. Dans un tems où les parlemens, sans être aussi puissans qu'ils l'ont été depuis, avoient de la considération et de la puissance, où du moins ils n'étoient pas encore avilis par la vénalité publique des charges[1]*, il se moqua du parlement,*

---

1. Ce fut sous François Ier, et à l'occasion de ses guerres d'Italie, que cette vénalité s'introduisit, plutôt par le fait que par le droit, dit le président Hénault, et il ajoute que, même

des autres cours et de toute la clique judiciaire. Enfin, à l'époque où le luthéranisme et le calvinisme, nés des scandales de la cour de Rome, avoient enlevé au pape une grande partie de l'Europe, mais où la France, très-chrétienne *et obstinément romaine, brûloit les protestans, les faisoit massacrer à Mérindol, et révéroit superstitieusement l'autorité papale, il cribla de plaisanteries les prêtres, les moines, et la cour de Rome et son chef. De notre tems, bien des auteurs se sont acquis une grande réputation de hardiesse philosophique sans en avoir fait autant.*

En citant Rabelais, je conserverai à son style, autant qu'il me sera possible, son antique simplicité, son originalité piquante, son harmonie, sa naïveté, ses graces. Je ne ferai disparoître que quelques constructions pénibles, quelques inversions forcées, qui le rendent souvent obscur, et quelques mots devenus inintelligibles à qui n'a pas l'usage de notre langue ancienne; j'adoucirai l'orthographe, alors dans son enfance et hérissée de consonnes qui depuis ont disparu de la prononciation et ensuite de l'écriture. J'expliquerai

---

long-tems depuis ce regne, on faisoit encore serment au parlement de n'avoir pas acheté son office, ce qui fut sagement aboli en 1597 par arrêt du parlement.

dans des notes fort courtes ce qui aura besoin d'explication.

Mais c'est trop m'étendre sur ce que je ferai; il vaut mieux faire, et, pour commencer à parler comme Rabelais, ne pas lanterner *si long-tems. Le premier chapitre dira mieux ce que je me propose dans mon entreprise et* labeur.

DE L'AUTORITÉ
DE RABELAIS
DANS LA RÉVOLUTION PRESENTE

ETC., ETC.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Qu'il y a dans les ouvrages de Rabelais, sous l'extérieur de la folie, un sens profond, politique et philosophique, qu'on doit se donner la peine d'y chercher.

En doutez-vous, lecteur? Lisez ce qu'il en dit lui-même, au prologue de son premier livre.

« Alcibiade, au dialogue de Platon intitulé *le Banquet,* louant son précepteur Socrates, sans

controverse prince des philosophes, entr'autres paroles, le dit être semblable aux *silènes*. Silènes étoient jadis petites boîtes, telles que voyons de présent aux boutiques des apothicaires, peintes au-dessus de peintures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oisons-bridés, lievres cornus, canes bâtées, boucs volans, cerfs limonniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire, quel[1] fut Silène, maître du bon Bacchus; mais au-dedans l'on réservoit les fines drogues, comme baume, ambregris, amomon, musc, civette, pierreries et autres choses précieuses. Tel disoit être Socrates, parceque, le voyant au-dehors et l'estimant par l'extérieure apparence, n'en eussiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il étoit de corps et ridicule en son maintien, le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fou, simple en mœurs, rustique en vêtemens, pauvre de fortune, infortuné en femme, inepte à tous offices de la république, toujours riant, toujours buvant d'autant à un chacun, toujours se guabelant[2], toujours dissimulant son divin savoir. Mais, ouvrant cette boîte, eussiez au-dedans trouvé une céleste et impréciable[3] drogue, enten-

1. Tel que fut.
2. Plaisantant et se moquant.
3. Inappréciable.

dement plus qu'humain, vertus merveilleuses, courage invincible, sobresse[1] non pareille, contentement certain, assurance parfaite, déprisement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent.

« A quel propos, à votre avis, tend ce prélude et coup d'essai ? Pour autant que vous, mes bons disciples, et quelques autres fous de séjour[2], lisant les joyeux titres d'aucuns livres de notre invention, comme *Gargantua, Pantagruel, Fessepinte, La dignité des braguettes, Des pois au lard cum commento,* etc., jugez trop facilement n'être audedans traité que mocqueries, folâtreries et menteries joyeuses : vu que l'enseigne extérieure (c'est le titre), sans plus avant enquérir, est communément reçu à dérision et gaudisserie; mais par telle légéreté ne convient estimer les œuvres des humains: car vous-mêmes dites que l'habit ne fait le moine; et tel est vêtu d'habit monacal qui audedans n'est rien moins que moine; et tel est vêtu de cape d'Espagnol qui en son courage nullement

1. Sobriété.

2. Expression originaire du Dauphiné et du Languedoc, pour dire *oiseux* ou *de loisir*, comme sont les soldats pendant les *séjours*. De là *séjourné* pour *reposé*, etc.

n'affiert[1] à Espagne. C'est pourquoi faut ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est déduit. Lors connoîtrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettoit la boîte. C'est-à-dire que les matieres ici traitées ne sont tant folâtres comme le titre au-dessus prétendoit.

« Et, posé le cas qu'au sens littéral vous trouviez matieres assez joyeuses et bien correspondantes au nom, ne faut pas toutefois demeurer là comme au chant des syrenes, ains à plus haut sens interpréter ce que par avanture cuidiez[2] dit de gaieté de cœur... Vîtes-vous onc chien rencontrant quelque os médullaire[3]? C'est, comme dit Platon, la bête du monde la plus philosophe. Si vu l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entâme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le suce. Qui l'induit à ce faire? quel est l'espoir de son étude? quel bien prétend-il? Rien plus qu'un peu de moëlle. Vrai est[4] que ce peu est plus delicieux

1. N'appartient, ne touche de près; ce mot venoit de *ad* et de *ferire*.
2. Vous croyiez.
3. Rempli de moëlle.
4. Il est vrai.

que le beaucoup de toutes autres, parce que la moëlle est aliment élabouré à perfection de nature.

« A l'exemple d'icelui, vous convient d'être sages pour flairer, sentir et estimer ces beaux livres..... Puis, par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique moëlle, c'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles pythagoriques, avec espoir certain d'être faits escorts[1] et preux à ladite lecture : car en icelle bien autre goût trouverez, et doctrine plus absconse[2], laquelle vous révélera de très-hauts sacremens et mysteres honorifiques, tant en ce qui concerne notre religion que aussi l'état politique et vie économique. »

Or voilà précisément, lecteur, la peine que je veux vous épargner, en la prenant moi-même. J'ai rompu l'os, et je vous offre la moëlle.

---

1. Prudens, de l'italien *scorto*.
2. Secrete, cachée, du latin *abscondere*.

CHAPITRE II

De la Liste civile, ou de la dépense personnelle d'un roi.

ABSOLU ou non, un roi est toujours chose fort chere dans un État. Pour faire sentir cette vérité autant qu'il le pouvoit sous un roi despote, magnifique et prodigue, Rabelais se sert d'une allégorie ingénieuse, qui ne paroît aux yeux des non-voyans qu'une exagération ridicule.

Il fait son roi Grand-Gousier et sa reine Gargamelle de la race des géans. Le nom de grand-gousier ou gosier porte la signification avec lui; et celui de gargamelle, soit qu'il signifie aussi *gorge* ou *gosier,* en style burlesque, comme le veulent les commentateurs, ou qu'il ne soit qu'une corruption de *grande gamelle*, a, comme on voit, le même sens. Le nom de leur fils Gargantua ne veut pas dire autre chose, et vient de l'espagnol *garganta,* la gorge.

Qu'il ait voulu désigner dans le personnage de Grand-Gousier notre bon roi Louis XII, ou qu'on lui ait prêté depuis cette intention, toujours est-il vrai qu'il a représenté dans cette famille royale une famille de mangeurs, et, sous cette allégorie, ce qu'est pour un état monarchique l'entretien de la maison d'un roi.

Il ne fait pas plus de grace à l'héritier présomptif. Lorsque le petit Gargantua est né et baptisé, il s'agit de le nourrir. « Et lui furent ordonnées, dit Rabelais, dix-sept mille neuf cents treize vaches, pour l'alaiter ordinairement : car de trouver nourrice suffisante n'étoit possible en tout le pays, considéré la grande quantité de lait requis pour icelui alimenter. Combien qu'aucuns docteurs scotistes aient affirmé que sa mere l'alaita, et qu'elle pouvoit traire de ses mammelles quatorze cents deux pipes neuf potées de lait pour chacune fois, ce qui n'est vraisemblable, et a été la proposition déclarée mammalement scandaleuse, des pitoyables oreilles offensive[1], et sentant de loin hérésie. »

Les frais de son habillement sont en proportion

1. Offensant les oreilles pieuses. Sarcasme contre les décrets de la Sorbonne, qui, sur le moindre prétexte, déclaroient alors hérétique et livroient pieusement un homme aux fagots de la justice.

de ceux de sa nourriture. « Pour sa chemise furent levées neuf cents aulnes de toile de Chastelleraud; pour son pourpoint, huit cents treize aulnes de satin blanc, et pour les aiguillettes, quinze cents neuf peaux et demie de chiens; pour ses chausses furent levées onze cents cinq aulnes et un tiers d'estamet[1] blanc; pour ses souliers, dix-huit cents aulnes de velours bleu; sa ceinture fut de trois cents aulnes et demie de serge de soie, moitié blanche et moitié bleue; pour sa robe furent levées neuf mille six cents aulnes moins deux tiers de velours bleu comme dessus; pour son bonnet, trois cents deux aulnes un quart de velours blanc, et fut la forme d'icelui large et ronde à la capacité du chef, etc. »

Il ne faut, sans doute, à nos fils de rois, ni tant de lait, ni tant d'étoffe; mais ajoutez à leur dépense réelle les voleries et le gaspillage de ce qui les entoure, vous ne serez pas bien loin de compte.

---

1. De tricot.

CHAPITRE III

De l'Éducation d'un roi.

Ce n'est pas tout de nourrir et d'habiller un jeune prince : il faut l'élever, et c'est là le difficile. Si vous voulez avoir une idée de ce que Rabelais trouvoit de ridicule dans l'éducation de son tems, et de celle qu'il auroit voulu mettre à la place, lisez ce chapitre et le suivant.

« Gargantua, depuis trois jusques à cinq ans, fut nourri et institué en toute discipline convenante par le commandement de son pere, et celui tems passa comme les petits enfans du pays, c'est à savoir à boire, manger et dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger. »

Après ce trait plaisant vient une longue énumération des passe-tems du bambin. Ce sont quatre pages d'absurdités et de niaiseries telles que celles-ci : « Toujours se vautroit par les fanges, acculoit ses souliers, bâilloit souvent aux

mouches et couroit volontiers après les parpaillons [1], dont son pere tenoit l'empire; il buvoit en sa pantoufle et se frottoit ordinairement le ventre d'un panier; il s'asseyoit entre deux selles le cul à terre, se couvroit d'un sac mouillé, buvoit en mangeant sa soupe, se cachoit en l'eau pour la pluie, mettoit la charette devant les bœufs, mangeoit son pain blanc le premier, faisoit de la terre le fossé, gardoit la lune des loups; les petits chiens de son pere mangeoient en son écuelle, lui de même mangeoit avec eux; il leur mordoit les oreilles, ils lui égratignoient le nez, etc. » Absurdités et niaiseries, si vous voulez, mais qui ne ressemblent pas trop mal à la premiere éducation de nos princes entre les mains des femmes.

Si je disois, par exemple : « Il avoit passé sa minorité à battre le tambour, à sonner du cor, à faire des petits jets d'eau avec des tuyaux de plume, à prendre des moineaux avec des pigrièches », j'aurois l'air de continuer à copier Rabelais parlant du petit Gargantua. Point du tout : c'est une note sur Louis XIII, datée de 1617, trouvée à la Bastille le grand jour des révélations, c'est-à-dire le jour de sa prise. (*Mém. sur la Bastille,* tome Ier.)

---

1. Papillons.

Sur la fin de la cinquieme année, Grand-Gousier alla voir son fils chez ses gouvernantes. « Là, il fut réjoui comme un tel pere pouvoit être voyant un sien tel enfant; et, le baisant et accolant, l'interrogeoit de petits propos puériles en diverses sortes; et but d'autant avec lui et ses gouvernantes, auxquelles il demandoit entr'autres choses si elles l'avoient tenu blanc et net. »

Le petit Gargantua prend la parole, et répond que dans tout le pays il n'y a garçon plus net que lui; et la preuve qu'il en donne, c'est que par longue et curieuse expérience il a inventé une maniere de... Mais ne dois-je pas craindre de choquer ici le goût trop délicat de mes lecteurs? Non. Dans un livre philosophique on ne doit point s'arrêter à ces minuties : le désir d'être utile excuse tout. Il avoit donc inventé une maniere de se torcher le cul: c'étoit d'employer à cet usage un oison avec son duvet.

Les raisons qu'il en donne et la belle dissertation qu'il fait là-dessus seroient ici fort inutiles; mais ce qui ne l'est pas, c'est de voir la conséquence paternelle que Grand-Gousier tire de cet entretien.

Philippe, roi de Macédoine, dit-il aux gouvernantes, reconnut le bon sens de son fils Alexandre à le voir manier habilement et dompter un cheval

robuste et fougueux; c'est ce qui l'engagea à lui donner pour précepteur Aristote, le premier des philosophes de la Gréce. « Mais je vous dis qu'en ce seul propos je connois que l'entendement de mon fils Gargantua participe de quelque divinité, tant je le vois aigu, subtil, profond et serein, et parviendra à degré souverain de sapience s'il est bien institué. »

Il cherche donc un savant pour l'endoctriner. On lui enseigne un grand docteur sophiste, qui apprend à Gargantua son alphabet, si bien qu'il le disoit par cœur à rebours; il lui fait ensuite lire trois ou quatre bouquins inutiles et pédantesques, inconnus aujourd'hui, et dès ce tems-là fort dignes de l'être; vient ensuite une bordée d'autres auteurs encore plus obscurs, dont les noms ridicules sont en partie de l'invention de Rabelais et n'annoncent que sotise et inutilité.

Au milieu de cette belle instruction, le pédant meurt; un autre lui succéde, vieux tousseux, dit Rabelais, nommé maître Jobelin Bridé, lequel suit les mêmes erremens et ne farcit la tête de son éleve que de telles et semblables lectures. « A tant son pere apperçut que vraiment il étudioit très-bien et y mettoit tout son tems; toutefois, qu'en rien ne profitoit; et, qui pis est, en devenoit fou, niais, tout rêveur et rassoté. »

Il consulte un homme sage, qui lui dit qu'il vaudroit mieux ne rien apprendre que tels livres sous tels précepteurs. Cet homme fait voir au roi un jeune page élevé par de meilleurs maîtres. Le page adresse à Gargantua un discours plein de grace, de politesse et de bon sens. « Mais toute la contenance de Gargantua fut qu'il se prit à pleurer comme une vache, et se cachoit le visage de son bonnet, et ne fut possible de tirer de lui une parole, non plus qu'un pet d'un âne mort. »

Lecteur, ne vous scandalisez pas de cette polissonnerie; attachez-vous au sens de cette petite scène allégorique. Rappelez-vous combien de princes, nés peut-être avec de l'esprit naturel, sont devenus incapables de la moindre réponse par l'éducation niaise et insignifiante qu'ils ont reçue; rappelez-vous ce trait du duc de Berry, à la séance du Parlement pour sa renonciation à la couronne d'Espagne.

Le premier président lui adressa un compliment. Le prince avoit appris une réponse de six lignes; il dit et répéta plusieurs fois : *Monsieur*... sans pouvoir aller plus loin. Le premier président attendit le peu de tems qu'auroient pu durer deux phrases, et s'inclina profondément, comme si la réponse eût été finie. Ce prince, affligé du déconcertement où il s'étoit trouvé, ne levoit pas les

yeux, et garda un silence morne jusqu'à Versailles. Pour l'achever, une princesse de Montauban vient au-devant de lui à son arrivée, et le félicite impudemment sur son éloquence. Le prince, n'y pouvant plus tenir, s'échappe brusquement, et, lorsqu'il est en liberté, il s'abandonne aux larmes et aux cris. Il s'emporte contre son gouverneur, qu'il accuse de sa mauvaise éducation. « On n'a cherché qu'à m'abrutir, s'écrioit-il en sanglotant; on y a réussi : on m'a rendu incapable de tout. » Cet état violent dura deux heures. (*Mém. de Duclos,* tome Ier.) N'est-ce pas là précisément la scène du fils de Grand-Gousier?

CHAPITRE IV

Continuation du même sujet.

Le bon roi fut si courroucé de la sottise de son fils qu'il vouloit occire maître Jobelin. Mais on l'appaisa; il se contenta de le chasser et de donner sa place à Ponocrates, instituteur du jeune page. On sera tout surpris de trouver dans Rabelais non plus une satyre contre les mauvaises éducations, mais un plan régulier d'institution domestique.

Ponocrates commence par bien purger le cerveau de son éleve et lui faire oublier tout ce qu'il avoit appris; il distribue ensuite l'emploi de sa journée de maniere qu'il n'y ait pas une heure de perdue. Les lectures utiles, la toilette, les repas, les exercices du corps se succèdent, et quelquefois s'unissent ensemble. Voici, par exemple, un genre d'instruction auquel on ne songe gueres, quoiqu'on l'ait tous les jours sous la main. « Au com-

mencement des repas étoit lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusqu'à ce qu'il eût pris son vin. Lors, si bon sembloit, on continuoit la lecture, on commençoit à deviser joyeusement, parlant de la vertu, propriété, efficace et nature de tout ce qui leur étoit servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de l'apprêt d'icelles. Ce que faisant, apprit en peu de tems tous les passages à ce compétens en Pline, Athenée, Dioscoride, Aristote, Elien, etc. ; et si bien et entiérement retint en sa mémoire les choses dites que pour lors n'étoit médecin qui en sût la moitié tant comme il faisoit. »

Après le repas, on apportoit des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites inventions et gentillesses d'arithmétique ; ce qui lui fit prendre goût à cette science, dans laquelle, tout en jouant, il fit tant de progrès que Tunstal, auteur anglois qui en avoit écrit, confessa qu'en comparaison de lui il n'y entendoit que le haut allemand.

La musique n'étoit pas oubliée dans cette éducation libérale : « Ils s'ébaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un thême [1],

1. Sur un sujet donné.

à plaisir de gorge. Au regard des instrumens de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte allemande, de la viole et de la saquebute [1]. »

Venoient ensuite les exercices du corps, sous la direction de l'écuyer Gymnaste. Monter un cheval léger à la course, le faire voltiger, franchir les fossés, sauter les palis et tourner court dans un cercle à droite et à gauche ; sauter d'un cheval sur l'autre, les monter sans étriers, des deux côtés également, les guider sans bride; apprendre à manier la lance et les autres armes utiles à la guerre ; chasser, jouer au ballon et le lancer en l'air autant du pied que du poing, tout cela ne formoit qu'une partie des exercices de Gargantua; l'autre partie, presque inconnue dans l'éducation de nos enfans, et surtout dans celle des enfans de nos rois, n'en seroit pas pour cela moins utile.

« Il luttoit, couroit, sautoit, c'est-à-dire d'un saut perçoit un fossé, voloit sur une haie, montoit six pas contre une muraille, et rampoit de cette façon jusqu'à une fenêtre de la hauteur d'une lance. Il nageoit en eau profonde, à l'endroit, à l'envers, de côté, de toutes les manieres; plongeoit

1. Instrument alors fort à la mode, espece de trompette qui s'allonge à volonté. C'est le *trombone* ou le *posaune* des Allemands.

au fond la tête la premiere; puis s'élançoit dans un bateau, le tournoit, le gouvernoit, le guidoit vîte ou lentement, soit au fil de l'eau, soit contre le courant, ou le retenoit en pleine écluse; il ramoit, tendoit la voile, montoit au mât, ajustoit la boussole, les boulines, le gouvernail; puis, sortant de l'eau, il gravissoit en courant une montagne et la descendoit avec la même rapidité; il grimpoit aux arbres comme un chat; montoit le long d'un câble attaché à quelque haute tour, et se laissoit descendre avec autant de rapidité que d'assurance. »

Après plusieurs autres jeux de cette espece, « lui frotté, nettoyé et rafraîchi d'habillemens, tout doucement retournoit, et, passant par quelques prés ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conférant avec les livres des anciens qui en ont écrit, comme Théophraste, Dioscoride, Pline, etc, et en emportoient leurs pleines mains au logis ».

Le souper étoit, comme le dîner, accompagné de lectures, de propos instructifs; suivi de musique vocale et instrumentale, ou de petits passe-tems avec des cartes et des dez. Quelquefois ils alloient visiter les compagnies des gens lettrés, ou de gens qui eussent vu les pays étrangers.

La nuit venue, avant de se retirer, ils alloient,

au lieu du logis le plus découvert, contempler la face du ciel. Là, ils remarquoient le cours des étoiles, les cométes, s'il y en avoit, les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres. Le maître et l'éleve récapituloient ensuite briévement ce qu'ils avoient vu, lu, fait et entendu dans la journée; puis ils prioient Dieu et s'alloient coucher.

Lorsque l'air étoit pluvieux et ne permettoit pas la promenade et les exercices après le dîner, ils demeuroient à la maison, et s'amusoient à botteler du foin, à fendre et scier du bois, à battre des gerbes dans la grange; puis étudioient l'art de peinture et de sculpture, ou bien ils alloient voir comment on tiroit les métaux, ou comment on fondoit l'artillerie; ou alloient visiter les lapidaires, orfévres et tailleurs de pierreries ou les chimistes et monnoyeurs, ou les hautelissiers, les tissutiers, les veloutiers, les horlogers, miroitiers, imprimeurs, organistes, teinturiers et autres sortes d'ouvriers. « Et, partout donnant le vin, apprenoient et considéroient l'industrie et invention des métiers.

« Alloient ouïr les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclamations, les plaidoyers des avocats, les sermons des prêcheurs évangéliques; passoit par les salles et lieux or-

donnez pour l'escrime, et là s'essayoit contre les maîtres, et leur montroit par évidence qu'autant, voire plus, en savoit qu'iceux. Et, au lieu d'herboriser, visitoient les boutiques des drogueurs, herbiers et apothicaires, et soigneusement considéroient les fruits, racines, feuilles, gommes, semences, et ensemble comment on les préparoit.

« Toutefois Ponocrates, pour délasser son éleve de cette continuelle et véhémente intention des esprits, choisissoit, une fois le mois, quelque jour bien clair et serein, auquel ils sortoient au matin de la ville et alloient à Gentilly, à Boulogne, à Montrouge, au pont de Charenton, ou à Vanvre, ou à Saint-Cloud, et là passoient toute la journée à faire la plus grande chere dont ils se pouvoient aviser; raillant, gaudissant, buvant d'autant; jouant, chantant, dansant, se vautrant en quelque beau pré; dénichant des passeraux, prenant des cailles, pêchant aux grenouilles et écrevisses. Mais, encore que cette journée fût passée sans livre et lectures, point elle n'étoit passée sans profit : car, en ce beau pré ils récoloient par cœur quelques plaisans vers de l'agriculture de Virgile ou d'Hésiode; décrivoient quelques plaisantes épigrammes en latin; puis les mettoient en rondeaux et ballades en langue françoise.

« Ainsi fut élevé Gargantua; et continuoit ce

procèz[1] de jour en jour, profitant comme entendez que peut faire un jeune homme de bon sens en tel exercice, lequel, combien qu'il semblât pour le commencement difficile, fut en la continuation tant doux, léger et délectable que mieux ressembloit un passe-tems de roi que l'étude d'un écolier. »

Ainsi ne furent jamais élevés nos fils de rois; et je ne prétends pas donner pour un parfait modele d'éducation royale cette institution rabelaisienne, mais on ne feroit pas si mal d'en adopter une partie; et si, par exemple, on tiroit ainsi une instruction utile des plus communes actions de la vie, si l'on entremêloit de cette maniere les exercices de l'esprit et ceux du corps, il est à croire que les rois ne s'en porteroient et n'en vaudroient que mieux.

---

1. Procédé.

CHAPITRE V

De la Guerre et de la Paix.

L'ABSURDITÉ, la nullité des motifs qui occasionnent la plupart des guerres, l'éloignement qu'un bon roi doit avoir pour toute guerre inutile et les moyens qu'il doit employer pour la prévenir, la folle jactance d'un prince fanfaron et l'humiliation dont elle mérite d'être suivie, tout cela se trouve parfaitement représenté dans la guerre déclarée à Grand-Gousier par Picrochole.

Aujourd'hui que quelques Picrocholes se mettent, comme des enfans mutins, en colere contre une nation libre; qu'ils pensent avoir une armée parce qu'ils ont rassemblé quelques bandits, et un trésor inépuisable parce qu'ils ont ajouté quelques millions à leurs dettes; avant qu'ils aient achevé de courir à leur honte et à leur perte, je voudrois, s'ils entendent encore le françois, leur faire lire le récit d'une guerre qui ne ressemble pas mal à

celle qu'ils veulent entreprendre et leur en présage le succès.

Les fouaciers de Lerné, sujets de Picrochole, insultent gratuitement les bergers de Grand-Gousier et les maltraitent à coups de fouet. Les métayers du pays viennent au secours des bergers, chassent les ennemis à coups de bâton et de pierres, et s'emparent de leurs fouaces en les payant au prix courant. Picrochole entre en fureur, et, sans s'informer davantage, fait crier par son pays ban, et arriere-ban, ordre à tous ses sujets, sous peine de la hart, de s'assembler en armes, à l'heure de midi. En dînant, il distribue les emplois de l'armée, et ordonne qu'elle se mette en marche.

Elle se répand dans le pays sans ordre ni discipline, emmenant les bestiaux, la volaille, « abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, croulant tous les fruits des arbres. C'étoit un désordre incomparable. » On a beau supplier les soldats et se mettre à leur merci, « rien plus ne répondoient, sinon qu'ils vouloient leur apprendre à manger de la fouace. »

Mais une partie de l'armée, après avoir ravagé le bourg de Sevillé, étant entrée dans le clos de l'abbaye pour le piller, en est chassée avec perte et entiérement mise en déroute par le brave moine

frere Jean des Entommures, armé du bâton de la croix, dont il les assomme, frappant sur eux sans dire gare, à tort et à travers. Ses moines le suivent, *égorgetant* avec de petits coûteaux ceux qu'il blesse et qu'il renverse, dépouillant ceux qu'il tue; et croyez que c'étoit le plus horrible spectacle qu'on vit oncques. »

Cependant Picrochole s'avance d'un autre côté avec ses gens, assiége la Roche Clermaud et s'en empare.

Le bon roi Grand-Gousier, apprenant toutes ces nouvelles, est pénétré de douleur. Il s'étonne qu'un ancien ami et allié vienne ainsi brusquement l'assaillir. Il prie Dieu de l'inspirer, de l'aider, jure et proteste devant lui n'avoir jamais ni offensé ce roi ni fait aucun dommage à ses gens. « Bon Dieu, tu connois mon courage, car à toi rien ne peut être célé; si par cas il étoit devenu furieux, et que pour lui réhabiliter son cerveau tu me l'eusses ici envoyé, donne-moi et pouvoir et savoir le rendre au joug de ton saint vouloir par bonne discipline... Las! ma vieillesse ne requéroit dorénavant que repos, et toute ma vie n'ai rien tant souhaité que la paix; mais il faut, je le vois bien, que maintenant de harnois je charge mes pauvres épaules lasses et foibles, et qu'en ma main tremblante je prenne la lance et la masse, pour secourir

et garantir mes pauvres sujets. La raison le veut ainsi : car de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis nourri, moi, mes enfans et ma famille. Ce nonobstant, je n'entreprendrai guerre que je n'aie essayé tous les arts et moyens de paix. »

Il fit assembler son conseil, où il fut décidé qu'on députeroit quelques hommes prudens vers Picrochole, pour lui demander pour quoi il en agissoit ainsi, et qu'on enverroit à Paris quérir Gargantua et ses gens, pour venir, s'il en étoit besoin, défendre les États de son pere.

L'ambassadeur chargé de haranguer Picrochole lui adresse un discours plein de raison et de sagesse. Il lui rappelle l'ancienne amitié que Grand-Gousier lui avoit témoignée, et sa fidélité à observer les traités. Quelle furie t'inspire donc? lui dit-il. Quelle rage d'attaquer ses terres sans en avoir été provoqué par lui ni par les siens? « Où est foi? où est loi? où est raison? où est humanité? où est crainte de Dieu? Cuides-tu ces outrages être célés aux esprits éternels, et au Dieu souverain, juste rétributeur de nos entreprises? Si le cuides, tu te trompes, car toutes choses viendront à son jugement. Sont-ce fatales destinées ou influence des astres qui veulent mettre fin à tes aises et repos? Ainsi ont toutes choses leur fin et

période; et, quand elles sont venues à leur point superlatif, elles sont en bas ruinées : car elles ne peuvent long-tems en tel état demeurer. » Enfin, il le conjure de rentrer en lui-même, de s'en retourner paisiblement, de payer seulement les dommages faits par son armée, et de donner pour otages quelques seigneurs de sa cour.

A tout cela Picrochole ne répond autre chose, sinon : « Venez les quérir, venez les quérir; ils vous en broyeront de la fouace! » L'ambassadeur retourne vers Grand-Gousier « qu'il trouve à genoux, tête nue, incliné en un petit coin de son cabinet, priant Dieu qu'il voulût amollir la colere de Picrochole et le mettre au point de raison, sans y procéder par force ». L'ambassadeur lui déclare qu'il n'y a rien à espérer de Picrochole, qui lui paroît hors de sens, délaissé de Dieu, et qui, pour tout éclaircissement, ne lui a dit que quelques mots de fouaces, d'où il conclut qu'il faut que l'on ait fait outrage à ses fouaciers.

Grand-Gousier prend des informations, apprend le sujet de la querelle, et reconnoît, ainsi que son conseil, qu'elle est injuste, puisque les fouaces ont été payées. Cependant, dit-il, puisqu'il n'est question que de quelques fouaces, j'essaierai de le contenter, car il me déplaît trop de lever guerre. On avoit pris cinq douzaines de fouaces; il en

commanda cinq charretées qu'il envoya vers Picrochole, avec une somme considérable d'argent, pour un des fouaciers, blessé dans le premier choc, et le don d'une belle métairie à perpétuité. Picrochole et son général crurent qu'ils avoient peur. Ils rejetterent les propositions de paix; et, pour dernier outrage, ils prirent argent et fouaces, et bœufs et charrettes, et renvoyerent les ambassadeurs sans mot dire, sinon qu'ils n'approchassent pas davantage et qu'ils se tinssent prêts à la guerre.

Après ce bel exploit, les généraux et les courtisans de Picrochole l'environnent, le félicitent, et lui proposent de partager son armée en deux, dont l'une ira se ruer contre Grand-Gousier et ses gens. « Elle n'aura pas de peine à les vaincre, et là, disent-ils, vous recouvrerez de l'argent à tas, car le villain en a du comptant. Villain, disons-nous, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thésauriser est fait de villain.

« L'autre partie tirera cependant vers l'Aunis, la Saintonge, l'Angoumois, la Gascogne, etc., et prendra sans résistance villes, châteaux et forteresses. Vous saisirez tous les vaisseaux à Bayonne à Saint-Jean-de-Luz, à Fontarabie, et, côtoyant la Galice et le Portugal, vous pillerez tous les lieux maritimes jusques à Lisbonne. Par la cor-

bieu ! l'Espagne se rendra ; vous passerez le détroit, qui, de votre nom, sera nommé la mer Picrocholine. « Voici Barberousse qui se rend votre esclave. Je, dit Picrochole, le prendrai à merci. — Voire, dirent-ils, pourvu qu'il se fasse baptiser. » Ils poursuivent ce plan de campagne, et conduisent l'armée en Afrique, en Barbarie, puis à Maïorque, à Minorque, en Sardaigne, en Corse, enfin en Italie, et *à diousias* Rome. « Le pauvre monsieur du Pape se meurt déja de peur. « Par ma foi, dit Picrochole, je ne lui baiserai pas sa pantoufle. » L'armée passe ensuite en Asie, et l'a bientôt conquise. Ici les conquérants ne parlent plus au futur, ni au présent, mais au passé, et traitent la chose comme faite.

Pendant ce tems-là, la premiere partie de l'armée, après avoir vaincu Grand-Gousier, s'est avancée au nord, comme l'autre au midi, s'est emparée des royaumes et des empires septentrionaux, et vient enfin se réunir à l'autre en Turquie. On tue, on extermine tous ces mécréans, et Picrochole donne leurs biens à ceux qui l'ont servi honnêtement. « La raison, dit-il, le veut, c'est équité. » Là-dessus, il se met à leur faire la distribution des terres, et eux de le remercier et de faire des vœux pour lui.

Là présent étoit un vieux gentilhomme, nommé

Echephron, éprouvé en divers hasards, et vrai routier de guerre, lequel, oyant ce propos, dit : « J'ai grand'peur que toute cette entreprise ne soit semblable à la farce du pot au lait, duquel un cordonnier se faisoit riche par rêverie; puis, le pot cassé, n'eut de quoi dîner. Que prétendez-vous par ces belles conquêtes? Quelle sera la fin de tant de travaux et de traverses? — Ce sera, dit Picrochole, que, nous retournés, nous reposerons à notre aise. » Dont dit Echephron : « Et si jamais n'en retournez? car le voyage est long et périlleux. N'est-il pas mieux que dès à présent nous nous reposions, sans nous mettre en ces hasards? — Oh! dit Spadassin, pardieu, voici un bon rêveur... Qui ne s'aventure n'a cheval ni mule, dit Salomon. — Qui trop s'aventure, dit Echephron, perd et cheval et mule. » Rien de tout cela ne touche ni les généraux ni Picrochole, qui se leve en disant : « Sus! qu'on dépêche tout, et qui m'aime me suive! »

Il ne faut pas oublier que cette scène d'un si bon comique parut sous le regne d'un roi qui ne ressembloit que trop à Picrochole, et à qui il en mésadvint comme à lui. C'est ainsi que, sous le regne d'un autre roi conquérant, Boileau osa ridiculiser cette même fantaisie de guerroyer, en se servant des mêmes armes, et faisant usage, comme

Rabelais, d'une conversation connue entre Cinéas et Pyrrhus. Ce qui n'empêche pas que Boileau n'ait été nommé un vil flatteur par des gens de lettres qui ont accablé de flatteries un roi bien au-dessous de Louis XIV, et les maîtresses de ce roi, et les favoris de ces maîtresses, et les catins de ces favoris.

CHAPITRE VI

Suite du précédent.

DANS ce même tems, Gargantua, rappellé par son pere, revenoit de Paris, accompagné de Ponocrates son gouverneur, de son maître d'exercices Gymnaste, du jeune page Eudemon, et suivi à quelque distance de ses gens et de tout son train. En approchant du pays, il envoie Gymnaste à la découverte des ennemis. Gymnaste, monté sur un bon cheval, rencontre un détachement; et, après s'être dit *pauvre diable*, à toutes questions qu'on lui fait, il se met à faire sur son cheval des tours de voltige et des sauts si surprenans qu'on le prend en effet pour un diable. L'épouvante se met dans la troupe. Gymnaste en profite, tire son épée, frappe d'estoc et de taille, tue le capitaine et plusieurs soldats; le reste prend la fuite.

« Ce fait, Gymnaste se retire, considérant que les cas de hazard, jamais ne les faut poursuivre jusqu'à leur période, et qu'il convient à tous chevaliers révérentement traiter leur bonne fortune, sans la molester ni gêner. » Il revient à son maître, raconte ce qu'il a fait, « affirmant qu'ils n'étoient que marauds, pillards et brigands, ignorans de toute discipline militaire, et que hardiment ils se missent en voie[1] : car il leur seroit très-facile de les assommer comme bêtes ». C'est ce qu'ils font, peu nous importe comment.

Picrochole se mit en fureur lorsqu'il sut la défaite de son détachement, lorsqu'il apprit que les diables avoient couru sur ses gens et les avoient mis en déroute. Il tint conseil toute la nuit, et le résultat fut que sa puissance étoit telle qu'il pouvoit défaire tous les diables d'enfer, s'ils y venoient. Mais, pour plus grande sûreté, en envoyant un second détachement plus nombreux, il fait asperger les soldats d'eau bénite, et donner à chacun une étole en écharpe, ce qui ne les empêcha pas de fuir encore lorsqu'ils eurent rencontré Gargantua, sa troupe et le moine, qui, jurant toujours selon sa coutume, s'écrie en les voyant : « Chocquons, diables! chocquons! » Ils fuient donc,

---

1. En route.

malgré l'eau bénite et les étoles, et le moine de les poursuivre et de les tuer comme mouches.

Gargantua retient ses gens, et les empêche de se mettre aussi à leur poursuite. « Car, selon vraie discipline militaire, jamais ne faut mettre son ennemi en lieu de désespoir, parce que telle nécessité lui multiplie la force et accroît le courage, qui jà étoit deject[1] et failli. Et n'y a meilleur remede de salut à gens étonnés et recrus que de n'espérer salut aucun... Ouvrez toujours à vos ennemis toutes les portes et chemins, et plutôt leur faites un pont d'argent, afin de les renvoyer. »

Le moine s'avançant toujours, les ennemis se retournent enfin, s'apperçoivent qu'il est seul, reviennent sur lui en foule et le font prisonnier. Ils croyent que la troupe de Gargantua, qui ne les suit point, a fui de son côté. Le courage leur revient, ils courent à bride abattue pour l'attaquer; mais ils sont reçus autrementqu'ils ne comptoient. Gargantua, Gymnaste et les autres en font un si grand carnage qu'ils commencent à se retirer, « tous effrayés et perturbés de sens et entendement, comme s'ils vissent la propre espece et forme de la mort devant leurs yeux ». Le moine, s'étant défait de ceux qui le gardoient, se joint aux vainqueurs,

---

1. Abattu, du latin *dejectus*.

acheve de tuer et de dissiper entiérement la troupe envoyée par Picrochole et fait prisonnier le capitaine.

Celui-ci fut présenté à Grand-Gousier, et interrogé par lui sur l'entreprise de Picrochole et sur ce qu'il prétendoit par tout ce vacarme. « A quoi répondit que sa fin et sa destinée étoit de conquêter tout le pays, s'il pouvoit, pour l'injure faite à ses fouaciers.« C'est, dit Grand-Gousier, trop entrepris : qui trop embrasse peu étreint. Le tems n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes, avec dommage de son prochain frere Christian. Cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Annibals, Scipions, Césars et autres tels est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres; et ce que les Sarrazins et Barbares jadis appeloient prouesses, maintenant nous appellons briganderies et méchancetés.

« Mieux eût-il fait soi contenir dans sa maison, royalement la gouvernant, que m'insulter en la mienne, hostilement la pillant : car par bien la gouverner l'eût augmentée, par me piller sera détruit. Allez-vous-en, au nom de Dieu, et remontrez à votre roi les erreurs que vous connoîtrez. Quant à votre rançon, je vous la donne entiére-

rement, et veux que vous soient rendus armes et cheval. Ainsi faut-il faire entre voisins et anciens amis, etc. »

Ce capitaine, de retour chez Picrochole, voulut l'engager à faire la paix avec Grand-Gousier : l'un des flatteurs du roi l'accusa d'être un traître, et soutint que la victoire étoit sûre. Un coup d'épée au travers du corps fut sa réponse. « Ainsi périsse, ajoûta-t-il, qui blâmera les fidelles serviteurs du roi. » Mais Picrochole, furieux de la mort de son favori, fit mettre ce capitaine en pieces par ses gardes. L'armée commence à murmurer contre lui ; mais il n'en donne pas moins ordre de marcher à l'ennemi.

Cependant tous les peuples alliés à Grand-Gousier lui envoient offrir des secours. Il n'en accepte qu'une partie, et son fils Gargantua s'avance avec cette troupe, bien disciplinée et fournie de toutes les munitions nécessaires, contre celle de Picrochole, où le désordre regne, où rien n'est ni prévu ni soumis. La victoire ne fut pas long-tems incertaine. Picrochole, vaincu et mis en fuite avec ceux de ses gens qui purent échapper à la mort, en fut bientôt abandonné. Réduit à la plus affreuse misere, il n'en fut consolé que par une vieille qui lui prédit que son royaume lui seroit rendu à la venue des Cocquecigrues.

« Depuis ne sait-on ce qu'il est devenu. Toutefois, l'on m'a dit qu'il est de présent pauvre gagne-denier à Lyon, colere comme devant, et toujours s'enquérant à tous étrangers de la venue des Cocquecigrues, espérant, selon la prophétie de la vieille, être, à leur venue, réintégré dans son royaume. »

Ne croyez-vous pas voir les plus entêtés de nos ci-devant princes, grands et petits seigneurs, et féodaux de toute espece, vingt ans encore après la Constitution finie et consolidée, errer dans les villes étrangeres, s'enquérant toujours d'une contre-révolution, comme Picrochole de ses Cocquecigrues?

Gargantua, loin d'abuser de sa victoire, pardonne aux vaincus, rend la liberté aux prisonniers, conserve au fils de Picrochole les États de son pere; et, comme son trop jeune âge l'empêchoit de régner, il établit une régence pour maintenir l'ordre et veiller aux intérêts du trône et à ceux du peuple. Puis il récompensa magnifiquement les officiers de son armée, et les renvoya chez eux comblés d'honneurs et de bienfaits.

Il fait bâtir pour frere Jean des Entommures, qui l'avoit si bien aidé dans cette guerre, l'abbaye de Théleme, où tout fut institué au rebours des autres couvens; où il n'y eut ni cloître ni murs;

où les femmes et les hommes vivoient dans une liberté décente; où, enfin, il n'y avoit d'autre regle que celle-ci :

Fais ce que tu voudras.

CHAPITRE VII

Du sort des héros dans l'autre monde, et des métamorphoses politiques.

Ce chapitre paroît d'une folie tout-à-fait extravagante. Les sages y trouveront cependant quelque chose de philosophique, et verront peut-être dans ces *métamorphoses* des prédictions accomplies. Quant aux applications particulières, cela ne me regarde pas. Je citerai le texte pur de Rabelais; je n'y ajouterai ni un mot ni une réflexion. Ceux à qui cela déplaira n'auront, comme ils vont le voir, qu'à se faire couper la tête et s'aller plaindre à lui dans l'autre monde.

Dans la guerre que Pantagruel, fils de Gargantua, eut à soutenir contre les Dipsodes, Epistemon son gouverneur eut la tête coupée; mais Panurge la lui rajusta très bien, et il ne resta mort que quelques heures. « Là, il commença à parler, disant qu'il avoit vu les diables, avoit parlé à Lucifer fa-

miliérement, et fait grande chere en enfer, et par les champs Élysées, et assuroit devant tous que les diables étoient bons compagnons.

« Au regard des damnés, il dit qu'il étoit bien marri de ce que Panurge l'avoit sitôt rappellé à la vie : « Car je prenois, dit-il, un singulier passe-tems à les voir. — Comment? dit Pantagruel. — On les traite, dit Epistemon, si mal que vous penseriez; mais leur état est changé en étrange façon : car je vis Alexandre le Grand qui rapetassoit de vieilles chausses, et ainsi gagnoit sa pauvre vie; Xerxès crioit de la moutarde; Romulus étoit saulnier; Cyrus, vacher; Thémistocles, verrier; Priam vendoit de vieux drapeaux. Tous les chevaliers de la Table ronde étoient pauvres gagne-deniers, tirant la rame pour passer les rivieres de Cocyte, Phlégéton, Styx, Achéron et Léthé, quand messieurs les diables se veulent ébattre sur l'eau, comme font les bateliers de Lyon et les gondoliers de Venise; mais pour chaque passade ils n'en ont qu'une nazarde, et sur le soir quelque morceau de pain moisi. Trajan étoit pêcheur de grenouilles; Hector étoit fripessauce; Achilles, botteleur de foin; Neron étoit vielleux, et Fierabras, son valet, qui lui faisoit mille maux, et lui faisoit manger du pain bis et boire du vin poussé : lui mangeoit et buvoit du meilleur.

« Le pape Jules étoit crieur de petits pâtés; le pape Boniface VIII, écumeur de marmites; le pape Alexandre VI, preneur de rats, etc., etc.

« En cette façon, ceux qui avoient été gros seigneurs en ce monde-ci gagnoient leur pauvre, méchante et paillarde vie là-bas. Au contraire, les philosophes, et ceux qui avoient été indigens en ce monde, de par-delà étoient gros seigneurs à leur tour. Je vis Diogène qui se prélassoit en magnificence, avec une grande robe de pourpre et un sceptre en sa dextre [1], et faisoit enrager Alexandre le Grand quand il n'avoit pas bien rapetassé ses chausses, et le payoit à grands coups de bâton. Je vis Epictete vêtu galamment à la françoise, sous une belle ramée, avec force demoiselles, se rigolant, buvant, dansant, faisant grand'chere, et auprès de lui force écus au soleil [2].

« Cyrus vint lui demander un denier en l'honneur de Mercure, pour acheter un peu d'oignon

---

1. Main droite.

2. Rabelais avoit à cœur ces changemens d'état entre les gueux et les rois. Il y revient encore ailleurs, de cette maniere : « Je pense que plusieurs sont aujourd'hui empereurs, rois, ducs, princes et papes en la terre, lesquels sont descendus de quelques porteurs de coustrets et de rogatons; comme au contraire plusieurs sont gueux de l'hostiere, souffreteux et misérables, lesquels sont descendus de sang et ligne de grands rois et empereurs, etc. »

pour son souper. « Rien, rien, dit Epictete, je ne donne point de deniers. Tiens, maraud, voilà un écu, sois homme de bien. » Cyrus fut bien aise d'avoir rencontré tel butin; mais les autres coquins de rois qui sont là-bas, comme Alexandre, Darius et autres, le déroberent la nuit.

« Je vis Maître Jean Lemaire qui contrefaisoit du pape, et à tous ces pauvres rois et papes de ce monde faisoit baiser ses pieds et leur donnoit sa bénédiction, disant : « Gagnez les pardons, coquins, gagnez; ils sont à bon marché; je vous absous de pain et de soupe, et vous dispense de valoir jamais rien. »

— Or, dit Pantagruel, réserve-nous tous ces beaux contes à une autre fois; faisons maintenant bonne chere, et buvons. » Lors, dégaînerent les flacons, les munitions du camp, et se mirent à faire grande chere. Mais le pauvre roi Anarche, roi des Dipsodes, qui venoit d'être fait prisonnier, ne se pouvoit réjouir. Dont dit Panurge : « De quel métier ferons-nous ce monsieur du roi-ci, afin qu'il soit jà tout expert en l'art quand il sera de par de-là à tous les diables? — Vraiment, dit Pantagruel, c'est bien avisé à toi. Or fais-en à ton plaisir; je te le donne.

— Grand merci, dit Panurge; le présent n'est de refus..... Je le veux faire homme de bien : ces

diables de rois ne sont que veaux, et ne savent ni ne valent rien, sinon à faire des maux aux pauvres sujets, et à troubler le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir. Je le veux mettre en métier et le faire crieur de sauce verte. Or commence à crier : « Vous faut-il point de sauce verte? » Et le pauvre diable crioit. « C'est trop bas, » dit Panurge; et le prit par l'oreille, disant : « Chante plus haut, en *g*, sol, re, ut. Ainsi. Diable! tu as bonne gorge; tu ne fus jamais si heureux que de n'être plus roi. »

« Ainsi fut Anarche bon crieur de sauce verte. Deux jours après, Panurge le maria avec une vieille lanterniere, et lui-même fit les noces; et, pour les faire danser, loua un aveugle qui leur sonnoit la note avec sa vielle. Après dîner les amena au palais, et les présenta à Pantagruel, qui leur donna une petite loge auprès de la basse rue, et un mortier de pierre à piler la sauce. Et firent en ce point leur petit ménage; et fut aussi gentil crieur de sauce verte qui fut oncques vu en Utopie. Mais l'on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plâtre; et le pauvre sot ne s'ose défendre, tant il est niais. »

CHAPITRE VIII

De l'ancien ordre judiciaire, du parlement et des juridictions inférieures.

IEN des gens, même parmi ceux qui n'approuvent pas entiérement le nouvel ordre judiciaire, approuvoient encore moins l'ancien, et se sont égayés de tous tems aux dépens des cours dites souveraines, et du hazard qui, le plus souvent, dictoit des jugemens suprêmes; et de l'art avec lequel on y savoit prolonger, nourrir, et, pour ainsi dire, engraisser un procès; et de la dureté des formes, et de la rapacité des juges; en un mot, de tout ce qu'il y avoit de ridicule et d'injuste dans l'administration de la justice. Mais personne, que je sache, ne l'a fait d'une maniere aussi originale, aussi piquante que Rabelais. Ici surtout, ses plaisanteries sont des emporte-piece. Un auteur qui sous le dernier regne en

eût osé dire autant se fût mis dans de belles affaires !

Pantagruel vouloit que Panurge consultât sur son mariage le bonhomme Bridoye, juge d'un village voisin. Il envoie chercher Bridoye; mais un huissier du parlement de Myrelingues l'étoit venu ajourner pour comparoître personnellement, « et devant les sénateurs rendre raison de quelque sentence par lui donnée ». Il étoit parti le jour précédent pour se présenter au jour de l'assignation.

« Je veux, dit Pantagruel, entendre ce que c'est. Il y a plus de quarante ans qu'il est juge, et pendant ce tems il a donné plus de quarante mille sentences définitives. De deux mille trois cent neuf autres sentences par lui données fut appellé par les parties condamnées en la cour souveraine du parlement de Myrelingues : toutes par arrêt d'icelle ont été ratifiées, approuvées et confirmées, les appels renversés et mis au néant. Que maintenant donc il soit ajourné personnellement. Sur ses vieux jours, lui qui partout le passé a vécu si saintement en son état, ne peut être sans quelque désastre : je lui veux de tout mon pouvoir être aidant en équité. Je sais aujourd'hui la malignité du monde être tant aggravée que bon droit a bien besoin d'aide. »

Le jour suivant, à l'heure de l'assignation, Pantagruel arriva en Myrelingues. Les présidens, sénateurs et conseillers le prierent d'entrer avec eux, et d'ouïr la décision des causes et raisons qu'alléguerroit Bridoye d'une sentence qui ne sembloit du tout équitable à icelle cour. « Pantagruel entre volontiers, et là trouve Bridoye au milieu du parquet assis, et pour toutes raisons et excuses rien plus ne répondant, sinon qu'il étoit vieux devenu, et qu'il n'avoit la vue si bonne comme de coutume, alléguant plusieurs miseres et calamités que vieillesse apporte avec soi; pourquoi ne connoissoit tant distinctement les points des dez comme il avoit fait par le passé. Dont pouvoit être qu'en la façon qu'Isaac, mal-voyant, prit Jacob pour Esaü, ainsi à décision du procès dont étoit question il auroit pris un quatre pour un cinq; notamment référant que lors il avoit usé de ses petits dez, et que, par disposition de droit, les imperfections de la nature ne doivent être imputées à crime; et qui autrement feroit accuseroit non l'homme, mais nature.

« Quels dez entendez-vous, mon ami? demandoit Trinquamelle, grand président d'icelle cour. — Les dez des jugemens, répondit Bridoye, desquels dez vous autres, Messieurs, ordinairement usez en cette votre cour souveraine: aussi font tous autres

juges en décision des procès. — Et comment, demandoit Trinquamelle, faites-vous, mon ami[1] ? — Je fais, répondit Bridoye, comme vous autres, Messieurs, et comme est l'usance de judicature, à laquelle nos droits commandent toujours déférer.

« Ayant bien vu, revu, lu, relu, paperassé et feuilleté les complaintes, ajournemens, comparitions, commissions, informations, avant-procédés, productions, allégations, dits, contredits, requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, lettres royaux, compulsoires, déclinatoires, évocations, renvois, conclusions, appointemens, exploits, et autres telles dragées et épiceries de part et d'autre, comme doit faire le bon juge, je pose sur le bout de la table, en mon cabinet, tous les sacs du défendeur, et lui livre chance premiérement, comme vous autres, Messieurs. Cela fait, je pose les sacs du demandeur, comme vous autres, Messieurs, sur l'autre bout *visum visu*. Pareillement, et quant et quant je lui livre chance.

— Mais, mon ami, demandoit Trinquamelle, à quoi connoissez-vous l'obscurité des droits prétendus par les parties plaidoyantes ? — Comme vous autres, Messieurs, répondit Bridoye, savoir est

1. Ce *mon ami*, que Trinquamelle dit à chaque phrase, marque la supériorité aristocratique d'un premier président de cour souveraine parlant à un juge de village.

quand il y a beaucoup de sacs de part et d'autre; et lors j'use de mes petits dez, comme vous autres, Messieurs. J'ai d'autres gros dez bien beaux et harmonieux, desquels j'use, comme vous autres, Messieurs, quand la matiere est plus liquide, c'est-à-dire quand moins il y a de sacs.

— Cela fait, demandoit Trinquamelle, comment sentenciez-vous, mon ami ? — Comme vous autres, Messieurs, répondit Bridoye, je donne sentence pour celui duquel la chance livrée par le sort du dez judiciaire premier advient[1].

— Voire mais, demandoit Trinquamelle, mon ami, puisque par sort et jet de dez vous faites vos jugemens, pourquoi ne livrez-vous cette chance le jour et l'heure propre que les parties controverses comparoissent par-devant vous sans autre délai ? De quoi vous servent ces écritures et autres procédures contenues dans les sacs ? — Comme à vous autres, Messieurs, répondit Bridoye, elles me servent de trois choses exquises et authentiques. Premièrement pour la forme, en omission de laquelle ce qu'on a fait n'est valable. Davantage, vous savez trop mieux que souvent en procédures judiciaires les formalités détruisent les matérialités et substances.

« Secondement, comme à vous autres, Mes-

1. Arrive la premiere.

sieurs, me servent d'exercice honnête et salutaire. Un grand médecin m'a dit maintes fois que faute d'exercitation corporelle est cause unique du peu de santé et briéveté de vie de vous autres, Messieurs, et tous officiers de justice. Pourquoi sont concédés à nous consécutivement, comme à vous autres, Messieurs, certains jeux d'exercice honnête et recréatif. Or je dirois, comme vous autres, Messieurs, qu'il n'est exercice tel, ni plus aromatisant en ce monde, que vuider sacs, feuilleter papiers, quoter cahier, remplir paniers et visiter procès.

« Tiercement, comme vous autres, Messieurs, je surseois, délaye et differe le jugement, afin que le procès, bien ventillé, grabelé et débattu, vienne par la succession de tems à sa maturité, et le sort par après advenant soit plus doucement porté des parties condamnées. C'est pourquoi, comme vous autres, Messieurs, je temporise, attendant la maturité du procès, et sa perfection en tous membres : ce sont écritures et sacs.

« Un procès, à sa naissance premiere, me semble, comme à vous autres, Messieurs, informe et imparfait. Comme un ours naissant n'a pieds ni mains, peau, poil ni tête; ce n'est qu'une piece de chair rude et informe; l'ourse, à force de lécher, la met en perfection des membres : ainsi vois-je, comme vous autres, Messieurs, naître les procès à

leur commencement informes et sans membres, ils n'ont qu'une piece ou deux : c'est pour lors une laide bête. Mais, lorsqu'ils sont bien entassés, enchassés et ensachés, on les peut vraiment dire membrus et formés. Comme vous autres, Messieurs, semblablement les sergens, huissiers, appariteurs, chicaneurs, procureurs, commissaires, avocats, enquêteurs, tabellions, notaires, greffiers et juges, suçant bien fort et continuellement la bourse des parties, engendrent à leur procès tête, pieds, griffes, bec, dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles, humeurs; ce sont les sacs : ainsi rendent le procès parfait, galant et bien formé.

— Voire mais, demandoit Trinquamelle, mon ami, comment procédez-vous en action criminelle, la partie coupable prise *flagrante crimine ?* — Comme vous autres, Messieurs, répondit Bridoye, je laisse et commande au demandeur dormir bien fort pour l'entrée du procès, puis venir devant moi, m'apportant bonne et juridique attestation de son dormir. Cet acte engendre quelque autre membre : de celui-là naît un autre, comme maille à maille est fait l'aubergeon [1]. Enfin, je trouve le procès par informations bien formé et parfait en ses membres. Adoncques je retourne à mes dez. »

---

1. La cotte de mailles, ancienne armure.

Bridoye se tut, et on le fit sortir du parquet. Alors Trinquamelle pria Pantagruel de prononcer sur cette matiere, « tant nouvelle, tant paradoxe et étrange de Bridoye, qui, lui présent, voyant et entendant, a confessé juger au sort des dez. » Pantagruel refuse de prendre sur lui ce jugement. « Mais, dit-il, au lieu de faire office de juge, je tiendrai lieu de suppliant. En Bridoye, je reconnois plusieurs qualités par lesquelles me sembleroit mériter pardon du cas advenu. Premiérement vieillesse, secondement simplesse, auxquelles nos loix octroient grande facilité de pardon et excuse; tiercement, c'est que cette unique faute doit être abolie, éteinte et absorbée en la mer immense d'équitables sentences qu'il a données par le passé, et que, par quarante ans et plus, on n'a en lui trouvé acte digne de repréhension. Et me semble qu'il y a je ne sais quoi de Dieu, qui a fait et dispensé qu'à ces jugemens de sort toutes les précédentes sentences aient été trouvées bonnes en cette vénérable et souveraine Cour; lequel, comme vous savez, veut souvent sa gloire apparoître en l'hébétation des sages, en la dépression des puissans et en l'élévation des simples et humbles. »

Si vous connoissez, lecteurs, un trait comique ou satyrique mieux et plus délicatement lancé que celui-là, je vous en fais mon compliment.

CHAPITRE IX

De la Grand'Chambre.

PANTAGRUEL voyage par mer avec toute sa cour pour aller consulter un oracle sur le mariage de Panurge. Ils arrivent à l'isle de Condemnation, passent un guichet et s'y trouvent pris et faits prisonniers par ordre de Grippeminaud, archiduc des chats-fourrés.

« Les chats-fourrés, dit l'un des voyageurs, sont bêtes moult horribles et épouvantables : ils mangent les petits enfans et paissent sur des pierres de marbre[1]. Ils ont le poil de la peau non hors sortant, mais au dedans caché, et portent pour leur symbole et devise tous et chacun d'eux une gibeciere ouverte; ont aussi les griffes tant fortes, longues et assérées que rien ne leur échappe depuis qu'une

1. La plus insigne *mangerie* du Palais se fait à Paris à la grand'chambre, et de tout temps cette chambre a été pavée de marbre. (*Note du commentateur de* Rabelais.)

fois l'ont mis entre leurs serres; et se couvrent la tête aucunes fois de bonnets à quatre gouttieres, autres de bonnets à revers, autres de mortiers.

« Entrant en leur tapinaudiere, nous dit un gueux de l'hostiere auquel avions donné demi-teston : « Gens de bien, Dieu vous donne de céans bientôt en santé sortir. Considérez bien le minois de ces vaillans piliers, arcboutans de justice grippe-minaudiere; et notez que, si vivez encore six olympiades, vous verrez ces chats-fourrés seigneurs de tout le bien et domaine qui est en icelle terre, si en leurs héritiers, par divine punition, soudain ne dépérissoit le bien et revenu par eux injustement acquis. Tenez-le d'un gueux de bien. Parmi eux regne une science moyennant laquelle ils grippent tout, devorent tout et gâtent tout; ils brûlent, ecartelent, décapitent, meurtrissent, empoisonnent, ruinent et minent tout, sans distinction de bien et de mal. Car parmi eux vice est vertu appellé, méchanceté est bonté surnommée, trahison a nom de loyauté, larcin est dit libéralité; pillerie est leur devise, et par eux faite est trouvée bonne de tous les humains, exceptez-moi les hérétiques [1], et font le tout avec souveraine et irréfragable autorité.

---

1. En ce tems-là le Parlement les faisoit brûler.

« De ce quelque jour vous souvienne; et, si jamais peste au monde, famine ou guerre, cataclisme, conflagrations, malheurs adviennent, ne les attribuez, ne les référez aux conjonctions des planettes maléfiques, aux abus de la cour romaine ou tyrannie des rois et princes terriens, à l'imposture des cafards, hérétiques et faux prophètes, à la malignité des usuriers, faux-monnoyeurs, rogneurs de testons, ni à l'ignorance, impudence et imprudence des médecins, chirurgiens, apothicaires, ni à la perversité des femmes adulteres, vénéfiques[1], infanticides; attribuez le tout à la ruine indicible, incroyable, et inestimable méchanceté, laquelle est continuellement forgée et exercée en l'officine de ces chats-fourrés, et n'est au monde connue non plus que la cabale des juifs; aussi n'est-elle détestée, corrigée et punie comme seroit de raison. Mais, si elle est quelque jour mise en évidence et manifestée au peuple, il n'est et ne fut orateur tant éloquent qui par son art les retînt, ni loi tant rigoureuse qui par crainte de peine les gardât, ni magistrat tant puissant qui par force empêchât de les faire tous vifs là dedans brûler. Leurs enfans propres chats-fourillons et autres parens les avoient en horreur et abomination; aussi ai-je de feu mon

1. Empoisonneuses.

pere injonction de demeurer ici dehors, attendant que là dedans tombe la foudre du ciel et en cendre les réduise, comme autres Titans, profanes et ennemis des dieux.

« Qu'est-ce cela? dit Panurge. Ha! non, non, je n'y vais pas, par Dieu : retournons, retournons, dis-je. Ce noble gueux m'a plus fort étonné que si du ciel en automne eût tonné. » Retournant, trouvâmes la porte fermée, et nous fut dit que là facilement on y entroit, comme en Averne; à en sortir étoit la difficulté, et que ne sortirions hors, en maniere que ce fût, sans bulletin de décharge de l'assistance. Le pis fut quand passâmes le guichet : car nous fûmes présentés, pour avoir notre bulletin et décharge, devant un monstre, le plus hideux que jamais fut décrit; on le nommoit Grippeminaud.

« Je ne vous le saurois mieux comparer qu'à une Chimere, ou à Sphinx et Cerberus, ou bien au simulacre d'Osiris, ainsi que le figuroient les Egyptiens par trois têtes ensemble jointes, savoir est d'un lion rugissant, d'un chien flattant et d'un loup baislant, entortillés d'un dragon se mordant la queue, et de rayons scintillans à l'entour. Les mains avoit pleines de sang, les griffes comme de harpie, le museau à bec de corbin, les dents d'un sanglier de quatre ans, les yeux flamboyans comme

une gueule d'enfer, tout couvert de mortiers entrelassés de pilons; seulement paroissoient les griffes. Le siége d'icelui et de tous ses collatéraux chats-garenniers étoit d'un long ratelier tout neuf, au-dessus duquel, par forme de revers, étoient mangeoires fort amples et belles.

« A l'endroit du siége principal étoit l'image d'une vieille femme tenant en main droite un fourreau de faucille, en la gauche une balance, et portant besicles au nez. Les coupes de la balance étoient de deux gibecieres veloutées, l'une pleine de billon et pendante, l'autre vuide et longue, élevée au-dessus du trébucher; et suis d'opinion que c'étoit le portrait de justice grippeminaudiere, bien abhorrante de l'institution des antiques Thébains, qui érigeoient les statues de leurs juges après leur mort, en or, en argent ou en marbre, selon leur mérite, toutes sans mains.

« Quand fûmes devant lui présentés, ne sais quelle sorte de gens, tous vêtus de gibecieres et de sacs, à grands lambeaux d'écriture, nous firent sur une sellette asseoir. Panurge disoit : « Mes amis, je ne suis que trop bien ici de bout aussi bien elle est trop basse pour homme qui a chausses neuves et court pourpoint.

— Asseyez-vous là, répondirent-ils, et que plus on ne vous le die. La terre présentement s'ou-

vrira, pour tous vifs vous engloutir, si faillez à bien répondre.

« Quand fûmes assis, Grippeminaud, au milieu de ses chats-fourrés, nous dit en paroles furieuses et enrouées : « Or çà, or çà, or çà ! (A boire, à boire çà ! disoit Panurge entre ses dents.) »

L'interjection *or çà,* dans la bouche de Grippeminaud, s'étend au delà de sa signification ordinaire, et veut dire qu'il faut que Panurge lui donne bien vîte de l'or. Toutes ses phrases commencent par or çà, et le cours de chacune en est encore plusieurs fois interrompu; en retranchant plus de la moitié de ces interjections et interruptions, je crois ne rien ôter à ce qu'elles ont de plaisant et de pittoresque.

Grippeminaud donne une énigme en vers à deviner à Panurge, qui proteste n'y rien entendre. « Or çà, dit Grippeminaud, par le Styx, puisqu'autre chose ne veux dire, je te montrerai, or çà, que meilleur te seroit être tombé entre les pattes de Lucifer et de tous les diables qu'entre nos griffes, or çà : les vois-tu bien? Or çà, malautru, nous allegues-tu innocence comme chose digne d'échapper à nos tortures? Or çà, nos loix sont comme toiles d'araignées; or çà, les simples moucherons et petits papillons y sont pris; or çà, les gros taons mal-faisans les rompent et passent à travers, or çà.

Semblablement, nous ne cherchons les gros larrons et tyrans : ils sont de trop dure digestion, et nous affoleroient, or çà. Vous autres gentils innocens, or çà, y serez bien innocentés[1]. Le grand diable vous y chantera messe, or çà. »

« Frere Jean, impatient de ce qu'avoit déduit Grippeminaud, dit : « Ho ! monsieur le diable engripponné, comment veux-tu qu'il réponde d'un cas qu'il ignore? Ne te contentes-tu de vérité? — Or çà, dit Grippeminaud, encore n'étoit de mon regne advenu qu'ici personne, sans premier être interrogé, parlât, or çà. Qui nous a délié ce fou enragé-ci? Or çà, qu'en seras en rang de répondre tu auras prou[2] affaire; or çà, maraud, penses-tu être en la forêt de l'académie, avec les otieux[3] veneurs et inquisiteurs de vérité? Or çà, nous avons bien ici autre chose à faire. Or çà, ici on répond, je dis catégoriquement, de ce que l'on ignore. Or çà, on confesse avoir fait ce qu'on ne fit oncques. Or çà, on proteste savoir ce que jamais on n'apprit. Or çà, on fait prendre patience en enrageant. Or çà, or çà, on plume l'oie sans la faire crier. Or çà, tu parles

1. Allusion à ce qui se pratiquoit alors en France le jour des Innocents. On tâchoit de surprendre au lit les jeunes personnes on les tourmentoit, on leur donnoit des claques, etc. Cela s'appeloit *innocenter*.

2. Beaucoup.

3. Oisifs.

sans procuration, je le vois bien : tes fortes fievres quartaines, qui te puissent épouser, or çà! — Diables, s'écria frere Jean, archidiables, protodiables, pantodiables, tu veux donc marier les moines? Je te prends pour un hérétique. »

« Grippeminaud, faisant semblant de ne pas entendre ces propos, s'adresse à Panurge, disant : « Or çà, or çà, or çà, et toi Guoguelu, ne veux-tu rien dire? » Panurge répondit : « Or de par le diable-là, je vois clairement que la peste est ici pour nous, vu qu'innocence n'y est point en sûreté, et que le diable y chante messe. Je vous prie que pour tous je la paye, et nous laissez aller : je n'en puis plus. — Aller! dit Grippeminaud, or çà, encore n'advint depuis trois cents ans en çà que personne échappât de céans sans y laisser du poil, ou de la peau pour le plus souvent, or çà. Car quoi? Ce seroit à dire que par-devant nous ici tu serois injustement venu, et de par nous injustement traité, or çà. Malheureux es-tu bien, mais encore plus le seras si tu ne réponds à l'énigme proposée. Or çà, que veut-il dire? — Or çà, or çà! » C'est or, de par le diable-là, répondit Panurge.

Et c'étoit en effet le mot de l'énigme, dont il explique ensuite toutes les parties. Puis il jette au milieu du parquet une grosse bourse de cuir pleine d'écus au soleil. « Au son de la bourse,

commencerent tous les chats-fourrés à jouer des griffes, et tous crierent à haute voix, disant : « Ce sont les épices : le procès fut bien bon, bien friand et bien épicé; ils sont gens de bien. — C'est or, reprit Panurge, je dis écus au soleil. — La Cour, dit Grippeminaud, l'entend, or bien, or bien. Allez, enfans, et passez outre, or bien; nous ne sommes tant diables que sommes noirs. »

Vous croyez peut-être que tout est dit sur la corruption des juges et la vénalité de la Cour ? Détrompez-vous, et lisez le chapitre suivant. En donnant le dernier coup aux chats-fourrés du parlement, il trouve aussi sur son chemin la noblesse levraudiere, ou, comme on dit vulgairement, fouette-lievre. Ces coups de pinceau seront toujours vrais, quoiqu'il n'y ait plus ni parlement ni noblesse.

CHAPITRE X

Comment la Grand'Chambre vivoit de corruption; où l'on voit par occasion ce que les bons gentilshommes faisoient pendant leur vie, et ce qu'ils devenoient après leur mort.

SORTANS du guichet, fûmes conduits jusques au port par certains griffons de montagne[1]. Avant d'entrer en nos navires, fûmes par iceux avertis que n'eussions à prendre chemin sans avoir fait présens seigneuriaux tant à la dame Grippeminaude qu'à toutes les chattes-fourrées; autrement avoient commission de nous ramener au guichet. « Bran, répondit frere Jean, nous visiterons le fonds de nos deniers et donnerons à tous contentement. »

« Lors il apperçut soixante-huit galeres et fré-

1. Les greffiers.

gates arrivant au port; là soudain courut demander des nouvelles, ensemble de quelles marchandises étoient les vaisseaux chargés; il vit que tous l'étoient de venaison, levrauts, chappons, colombes, cochons, chevreaux, veaux, poulles, canards, alebrans, oisons et autres sortes de gibier; il apperçut aussi parmi quelques pieces de velours, de satin et de damas. Adoncques interrogea les voyageurs où et à qui ils portoient ces friands morceaux. Ils répondirent que c'étoient à Grippeminaud, aux chats-fourrés et chattes-fourrées.

« Comment, dit frere Jean, appelez-vous ces drogues-là? — Corruption? répondoient les voyageurs. — Ils vivent donc de corruption? dit frere Jean. Par la vertu de Dieu, c'est cela! leurs peres mangerent les bons gentilshommes, qui, par raison de leur état, s'exerçoient à la volerie et à la chasse, pour être en tems de guerre plus escors et jà endurcis au travail. Les ames d'iceux, selon l'opinion de Grippeminaud, après leur mort entrent en sangliers, cerfs, chevreaux, hérons, perdrix et autres tels animaux lesquels ils avoient, pendant leur premiere vie durante, toujours aimés et cherchés. Or ces chats-fourrés, après avoir détruit et dévoré leurs châteaux, terres, domaines, possessions, rentes et revenus, encore leur cherchent-ils le sang et l'ame en l'autre vie.

— Voire mais, dit Panurge aux voyageurs, on a fait crier de par le grand roi que personne n'eût, sous peine de la hart, à prendre cerfs ni biches, sangliers ni chevreaux. — Il est vrai, répondit un pour tous; mais le grand roi est tant bon et tant benin, ces chats-fourrés sont tant enragés et affamés de sang chrétien, que moins de peur nous avons, offensant le grand roi, que d'espoir, entretenant ces chats-fourrés par telles corruptions. Mêmement qué demain le Grippeminaud marie une sienne chatte-fourrée avec un gros mitouard chat bien fourré. Au tems passé on les appelloit mâche-foins; mais, las! ils n'en mâchent plus. De présent, nous les nommons mâche-levreaux, mâche-perdrix, mâche-bécasses, mâche-faisans, mâche-poulles, mâche-cochons : d'autres viandes ne sont alimentés. — Bran, bran, dit frere Jean, l'année prochaine on les nommera mâche..... » La politesse de notre siecle ne me permet pas de transcrire cette plaisanterie prophétique.

CHAPITRE XI

Des bas officiers de justice, et de leur maniere de vivre aux dépens des nobles.

Ces pauvres gentilshommes, ainsi mangés par les juges, tant dans leur premiere nature, qui étoit de chasser le gibier, que dans leur seconde, qui étoit d'être gibier eux-mêmes, n'avoient pas meilleur marché des sergens, des huissiers et autres bas officiers de justice. Ils ne pouvoient même se donner impunément la consolation de les rosser un peu fort, ou de les jetter par la fenêtre, sans qu'il leur en mésadvint; ce qui les privoit d'un grand plaisir, et d'un moyen de répondre aux formalités judiciaires, tout à fait conforme à leur esprit et à leurs goûts. Mais tous n'avoient pas la patience de s'imposer cette privation; et c'étoit même sur les horions qu'ils en pouvoient recevoir que les huissiers et les sergens, que Rabelais appelle Chicanous, fondoient une partie de leur cuisine.

« Dans l'isle de Procuration, dit-il, le peuple gagnoit sa vie en façon bien étrange, et en plein diametre contraire aux habitans de Rome. A Rome, gens infinis gagnent leur vie à empoisonner, à battre et à tuer. Les Chicanous la gagnent à être battus. De mode[1] que, si par long-tems ils demeuroient sans être battus, ils mourroient de male fin, eux, leurs femmes et enfans. La maniere est elle : quand un moine, prêtre, usurier ou avocat veut mal à quelque gentilhomme de son pays, il envoie vers lui un de ces Chicanous. Chicanous le citera, l'ajournera, l'outragera, l'injureria impudemment, suivant son record et instruction ; tant que le gentilhomme, s'il n'est paralytique de sens, et stupide, sera contraint de lui donner bastonnades et coups d'épée sur la tête, ou mieux le jetter par les créneaux et fenêtres de son château.

« Cela fait, voilà Chicanous riche pour quatre mois, comme si coups de bâton fussent ses naïves moissons : car il aura, du moine, de l'usurier ou avocat, salaire bien bon, et réparation du gentilhomme, aucunes fois si grande et excessive, que le gentilhomme y perdra tout son avoir, avec danger de misérablement pourir en prison, comme s'il eût frappé le roi. »

---

1. De maniere.

Un motif que je présente à messieurs les ci-devant nobles, pour se consoler de ne l'être plus, c'est qu'ils n'auroient plus aujourd'hui personne à battre, et que le dernier citoyen seroit aussi inviolable pour eux que l'étoit alors un sergent. Ce n'est plus la peine d'être gentilhomme.

CHAPITRE XII

De la Chambre des Comptes.

Voici encore une cour souveraine accommodée de main d'ami. Pour faire vérifier les comptes du trésor royal, des trésoriers et des comptables de toute espece, il avoit bien fallu établir un tribunal suprême, donner à ses membres des privileges, alors très-honorables, et des fonctions très-lucratives. Bonne partie des sommes dont on comptoit restoit souvent pour frais de l'examen du compte et des longs procès qui suivoient quelquefois cet examen. L'imagination fertile de Rabelais changea facilement ce tribunal en pressoir, et les affaires qu'on y portoit en grappes, qui n'en ressortoient que pressurées et sucées *à profit de ménage.*

Échappés avec peine à l'isle maudite *de Condemnation,* les voyageurs en apperçoivent une autre dans laquelle ils sont introduits par un

homme bizarrement accoutré (qui représente un procureur de la chambre), et qui s'appelle Gagne-beaucoup. Ils apprennent de lui que cette isle est celle des Apédeftes, c'est-à-dire des non-lettrés. Je vous prie, beau sire, dit Panurge, menez-nous à ces non-lettrés : car, nous venons du pays des savans, où je n'ai gueres gagné. Ainsi devisant, ils arriverent en l'isle.

« Pantagruel fut en grande admiration de la structure de la demeure et habitation des gens du pays : car ils demeurent en un grand pressoir, auquel on monte près de cinquante degrés; et, avant que d'entrer au maître pressoir (car il y en a de petits, grands, secrets, moyens, et de toutes sortes), vous passez par un grand péristile, où vous voyez en paysage les ruines presque de tout le monde, tant de potences, de grands larrons, tant de gibets, de questions, que cela nous fit peur. »

Leur guide les mene d'abord à un petit pressoir, qui est la buvette, où ils font trés-bonne chere, et et d'où ils montent au grand pressoir. « Quand nous y fûmes, nous avisâmes vingt ou vingt-cinq gros pendards à l'entour d'un grand bureau tout habillé de verd, qui s'entre-regardoient, ayant les mains longues comme jambes de grues, et les ongles de deux pieds pour le moins, car il leur est défendu de les rogner jamais; de sorte qu'elles

leur deviennent croches comme crampons et crocs de bateliers.

« Sur l'heure fut amenée une grosse grappe de vignes qu'on vendange en ce pays-là, du plant de l'extraordinaire, qui souvent pend à l'échalas[1]. Sitôt que la grappe fut là, ils la mirent au pressoir, et il n'y eut grain dont chacun ne pressurât de l'huile d'or, tant que la pauvre grappe fut rapportée si seche et épluchée qu'il n'y avoit plus jus ni liqueur du monde. Or nous contoit Gagne-beaucoup qu'ils n'ont pas souvent ces grosses-là, mais qu'ils en ont toujours d'autres sur le pressoir.

« Mais, mon compere, dit Panurge, en ont-ils de beaucoup de plants ? — Oui, dit Gagne-beaucoup. Voyez-vous bien là cette petite qu'on s'en va remettre au pressoir ? C'est celle du plant des décimes : ils en tirerent déja l'autre jour jusques au pressurage, mais l'huile sentoit le coffre au prêtre[2], et messieurs n'y trouverent pas grand'chose. — Pourquoi donc, dit Pantagruel, la remettent-ils au pressoir ? — Pour voir, dit Gagne-beaucoup, s'il n'y a point quelque omission de jus ou recette dans le

1. Provenant de la confiscation des biens de ceux qui sont condamnés à être pendus pour malversations dans l'extraordinaire des guerres. (*Note du commentateur.*)

2. Coffre toujours fermé, ou que l'on ouvre le moins qu'on peut. (*Idem.*)

marc. — Eh ! dit frere Jean, appelez-vous ces gens-là ignorans et non-lettrés ? Comment, diable ! ils tireroient de l'huile d'un mur. — Aussi font-ils, dit Gagne-beaucoup : car souvent ils mettent au pressoir des châteaux, des parcs, des forêts, et de tout en tirent l'or potable. — Vous voulez dire portable ? dit Epistemon. — Je dis potable, dit Gagne-beaucoup, car l'on en boit céans maintes bouteilles. Il y en a tant de plants que l'on n'en sait le nombre.

« Passez jusques-ici, et voyez dans ce courtil ; en voilà plus de mille qui n'attendent que l'heure d'être pressurés ; en voilà du plant général ; voilà du particulier, des fortifications, des emprunts, des dons, des casuels, des domaines, des menus-plaisirs, des postes, des offrandes, de la maison. — Et qui est cette grosse-là, à qui toutes ces petites sont à l'environ ? — C'est, dit Gagne-beaucoup, de l'épargne [1], qui est le meilleur plant de tout le pays. Quant on en pressure de ce plant, six mois après il n'y a pas un de messieurs qui ne s'en sente.

« Quand ces messieurs furent levés, Pantagruel pria Gagne-beaucoup qu'il nous menât en ce grand pressoir, ce qu'il fit volontiers. Sitôt que nous

1. On nommoit alors ainsi le trésor royal, sans doute par antiphrase.

fûmes entrés, Epistemon, qui entendoit toutes les langues, commença à montrer à Pantagruel les devises du pressoir, qui étoit grand et beau, fait, à ce que nous dit Gagne-beaucoup, du bois de la croix[1] : car sur chaque ustensile étoients écrits les noms de chaque chose en langue du pays. La vis du pressoir s'appelloit recette; la met, dépense; l'écrou, état; le tesson, deniers comptés et non-reçus; les fûts, souffrance; les beliers, *radietur;* les jumelles, *recuperetur*[2]*;* les cuves, plus-valeurs; les ansées, rôles; les fouloirs, acquits; les hottes, validation; les portoirs, ordonnance valable; les seilles, le pouvoir; l'entonnoir, le quittus. — Mais pourquoi, dit Panurge, appelle-t-on ces gens-ci ignorans? — Parceque, dit Gagne-beaucoup, ils ne sont et ne doivent nullement être clercs, et que céans, par leur ordonnance, tout se doit manier par ignorance, et n'y doit avoir raison, sinon que messieurs l'ont dit, messieurs le veulent, messieurs l'ont ordonné.

« De là pour nous mener par mille petits pres-

---

1. Des biens de ceux qui avoient été pendus.

2. Le *radietur* condamnoit un article de compte à être rayé, le *recuperetur* ordonnoit le recouvrement d'un don que le roi auroit fait d'une somme excessive sans cause légitime ni examinée par la chambre. Les derniers registres de cette cour doivent porter beaucoup de *recuperetur*.

soirs, en sortant nous avisâmes un autre petit bureau à l'entour duquel étoient quatre ou cinq de ces ignorans, crasseux et coleres comme ânes à qui on attache une fusée aux fesses, qui, sur un petit pressoir qu'ils avoient là, repassoient encore le marc des grappes après les autres. On les appelloit, en langage du pays, correcteurs. Ce sont les plus rébarbatifs vilains à les voir que j'aie jamais apperçus [1].

« De là nous passâmes par infinis petits pressoirs, tous pleins de vendangeurs qui épluchent les grains avec des ferremens qu'ils appellent articles de compte, et finalement arrivâmes en une basse salle, où nous vîmes un grand dogue à deux têtes de chien, ventre de loup, griffé comme un diable, qui étoit là nourri de lait d'amende, et étoit ainsi délicatement traité par l'ordonnance de messieurs, parce qu'il n'y en avoit aucun à qui il ne valût bien la rente d'une bonne métairie; et s'appelloit Duple. Sa mere étoit auprès, qui étoit de pareil poil et forme, hors-mis qu'elle avoit quatre têtes, deux mâles et deux femelles, et elle avoit nom Quadruple; laquelle étoit la plus furieuse bête de céans et la plus dangereuse après sa grand'mere, que nous vîmes enfermée en un

1. J'en ai connu d'assez ressemblans à ce portrait.

cachot, qu'ils appelloient Omission de recette.

« En sortant par la porte de derriere, nous rencontrâmes un vieil homme enchaîné, demi-ignorant et demi-savant, qui étoit de lunettes caparassonné, comme une tortue d'écailles, et ne vivoit que d'une viande qu'ils appellent en leur patois appellations. Le voyant, Pantagruel demanda à Gagne-beaucoup de quel rang étoit ce protonotaire, et comment il s'appelloit. Gagne-beaucoup nous conta comme de tous tems il étoit céans, à grand regret et déplaisir, de messieurs enchaîné, qui le faisoient mourir de faim, et s'appelloit Revisit. « Pardieu, il m'est avis, ami Panurge, dit frere Jean, si tu y regardes bien, qu'il a le minois de Grippeminaud. Ceux-ci, tout ignorans qu'ils sont, en savent autant que les autres. Je le renverrois bien d'où il étoit venu, à grands coups d'anguillade. — Par mes lunettes, dit Panurge, frere Jean mon ami, tu as raison: car à voir la trogne de ce faux vilain Revisit, il est encore plus ignorant et méchant que ces pauvres ignorans-ci, qui grappent au moins mal qu'ils peuvent, sans longs procès, et qui en trois petits mots vendangent le clos, sans tant d'interlocutoires ni décrétoires, etc. »

Mais c'est assez nous occuper de choses temporelles sur les rois, les conquérans, sur les parlemens et les cours; on voit assez que Rabelais ne se

faisoit pas illusion, et qu'en paroissant les couvrir d'une enveloppe allégorique, il les dépouilloit au contraire de l'enveloppe mystérieuse dont les couvroit l'ignorance populaire, et devançoit l'époque où tout cela seroit réduit à sa juste valeur. Il est tems de passer aux choses spirituelles, et de voir sous quelles couleurs il peignit des objets qui étoient alors et ont été long-tems depuis d'une haute importance, mais dont nos sages ont fait justice, et qui sont enfin mis à leur place.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

DE L'AUTORITÉ
DE RABELAIS
DANS LA RÉVOLUTION PRESENTE

ETC., ETC.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Des moines et ordres religieux.

Ce sera maintenant une histoire piquante à faire que celle du monachisme. Ni la satyre ni la comédie ne sont l'histoire; mais elles peuvent y suppléer lorsqu'elles peignent fidellement les mœurs. Il seroit long de mettre ici tout ce que Rabelais dit des moines et de l'esprit monacal. Ce sera bien assez des principaux traits de caractere, pour nous élever plus promptement

à de plus grands objets, et prendre avec lui le clergé *a capite ad calcem.*

On ne peut mieux commencer que par le portrait qu'il trace de frere Jean des Entommures, véritable archetype des moines de son tems, dont il faut avouer que la perfection s'étoit un peu altérée dans le nôtre. Il n'avoit point, dit-on, fait ce portrait de fantaisie, mais d'après un certain prieur alors vivant, et bon vivant[1].

« En l'abbaye de Sévillé étoit pour lors un moine claustrier[2], jeune, galant, bien à dextre[3], hardi, aventureux, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décroteur de vigiles, pour tout dire sommairement, vrai moine, si oncques en fut depuis que le monde moinant moina de moinerie; au reste, clerc jusques aux dents en matiere de bréviaire. »

Ayant appris que les soldats de Picrochole pilloient et vendangeoient le clos de la vigne de l'abbaye[4], où étoit l'espérance de toute l'année, frere Jean vient chercher ses confreres, qu'il trouve

---

1. C'est Ménage qui a fait cette découverte. Ce moine est, selon lui, un certain Buinard, prieur de Sermaise en Anjou.
2. Ayant toutes les inclinations du cloître.
3. Adroit.
4. Voyez premiere partie, chapitre V.

occupés à chanter : *im, im, pe, e, e, e, e, e, tum, in, i, i, mi, co, o, o, o, o, o, rum, um*[1]. « Vertudieu ! dit-il, que ne chantez-vous : Adieu paniers, vendanges sont faites ? Je me donne au diable s'ils ne sont en notre clos, et tant bien coupent seps et raisins qu'il n'y aura, par le cordieu, de quatre années de quoi grapiller dedans. Ventre saint Jacques ! que boirons-nous cependant, nous autres pauvres diables ? Seigneur Dieu ! *da mihi potum.* »

« Lors dit le prieur claustral : « Que fera cet ivrogne-ci ? Qu'on me le mene en prison ! Troubler ainsi le service divin ! — Mais, dit le moine, le service du vin, faisons tant qu'il ne soit troublé ; car vous-même, monsieur le prieur, aimez boire du meilleur : ainsi fait tout homme de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin ; c'est un apophtegme monacal..... Ventredieu ! les biens de l'Église ! Ah ! non, non, Diable ! S. Thomas l'anglois voulut bien pour iceux mourir[2] : si j'y mou-

1. *Impetum inimicorum.* Il se moque ici et du plain-chant, qui souvent défigure et disloque les paroles, et du flegme de ces moines, qui croyoient écarter le danger en traînant ainsi cette priere.

2. Ce Thomas Becquet fut archevêque de Cantorberi, sous le regne de Henri II, roi d'Angleterre, au douzieme siecle. Henri avoit voulu donner quelques atteintes aux immunités ecclésiastiques dans son royaume ; Thomas, appuyé de la cour de

rois, ne serois-je saint de même? Je n'y mourrai pas pourtant, car c'est moi qui le fais aux autres. »

Ventredieu! les biens de l'Église! c'est ce qu'ont tant répété nos prêtres en chœur avec ce brave moine. Peut-être ne pensoient-ils pas comme lui à prendre Thomas Becquet pour modele; mais, sans se rappeller ce trait d'histoire, on voyoit en eux une grande ferveur pour le martyre, c'est-à-dire dans chacun d'eux un grand désir du martyre de son voisin : les pauvres gens n'ont pu seulement obtenir le meurtre du plus chétif habitué de paroisse. Ils sont parvenus à faire verser du sang, mais ce n'étoit pas du leur, ce qui, dans leur espérance, en eût fait verser bien davantage.

Pour soutenir tes droits, que le Ciel autorise,
Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église :
C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.

C'est le conseil du vieux Sidrac, dans le *Lutrin*. *L'esprit de l'Église* est toujours le même, mais non pas son pouvoir. Nos prélats sont moins vi-

---

Rome, avoit fait échouer le dessein du roi. Peu de tems après, l'archevêque fut trouvé mort : on soupçonna Henri de l'avoir fait assassiner. Le pape excommunia le roi d'Angleterre; l'excommunication subsista jusqu'à ce que ce foible prince eût souffert d'être fouetté par tout un chapitre de moines autour du tombeau de Thomas Becquet, qui fut canonisé comme martyr des libertés de l'Église.

goureux que ceux du bon tems; ils n'ont pu rien abîmer, et sont abîmés eux-mêmes.

Ce n'est pas là ce qu'espéroit le frere Jean des Entommures de l'Assemblée nationale, lorsqu'à Versailles, après la nuit du 4 août, il disoit si chrétiennement : « Avant qu'on en pût faire autant au clergé qu'on vient d'en faire à la noblesse, on verroit la banqueroute et la guerre civile. » Ni guerre civile ni banqueroute, mon cher abbé, quoiqu'on vous ait encore plus maltraités que les nobles. Les têtes de l'hydre, les griffes du tigre, les serres du vautour, sont coupées, grace au progrès des lumieres, grace aussi peut-être à vos fureurs et à votre éloquence.

Mais revenons au frere Jean de Rabelais. Il ne perd point son tems en beaux discours académiques; il s'arme du bâton de la croix, fond sur les ennemis, les assomme, les renverse, et, plus heureux que nos prélats et nos prieurs dépossédés, les fait *égorgeter* par ses freres.

Gargantua, instruit de cet exploit, le fait venir, l'embrasse et le fait asseoir à table auprès de lui. Gymnaste lui propose d'ôter son froc. « Mon ami, dit le moine, laisse-le-moi, car pardieu je n'en bois que mieux. Si je le quitte, je n'aurai nul appétit; mais, si en cet habit je m'assieds à table, je boirai pardieu et à toi et à ton cheval... Que Dieu est

bon, qui nous donne ce bon vin ! J'avoue Dieu ! si j'eusse été au tems de Jésus-Christ, j'eusse bien empêché que les juifs ne le prissent au jardin des Oliviers. Ensemble, le diable me faille si j'eusse failli de couper les jarrêts à messieurs les apôtres, qui fuirent tant lâchement après qu'ils eurent bien soupé, et laisserent leur bon maître au besoin. »

En parlant d'un moine de ses amis : « C'est un bon compagnon, dit-il; mais quelle mouche l'a piqué? Il ne fait rien qu'étudier depuis je ne sais quand. Je n'étudie point de ma part. En notre abbaye, nous n'étudions jamais, de peur des oreillons [1]. Notre fou d'abbé disoit que c'est chose monstrueuse voir un moine savant. Pardieu, monsieur mon ami, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* [2].

— Foi de chrétien, dit Eudemon, j'entre en grande rêverie, considérant l'honnêteté de ce moine, car il nous ébaudit ici tous [3]. Et comment donc est-ce qu'on chasse les moines de toutes bonnes compagnies, les appellant trouble-fêtes,

---

1. Maux d'oreille.
2. C'est cet adage macaronique que notre Regnier a si exactement rendu dans ce vers :

Ma foi, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

3. Nous étonne.

comme abeilles chassent les frêlons d'autour de leurs ruches ?

—Si vous entendez, répondit Gargantua, pourquoi un singe en une famille est toujours moqué et harcelé, vous entendrez pourquoi les moines sont de tous refuis, et des vieux et des jeunes. Le singe ne garde point la maison comme un chien; il ne tire pas l'arroy[1] comme le bœuf; il ne produit ni lait ni laine comme la brebis; il ne porte pas le faix comme le cheval. Ce qu'il fait est tout salir et dégâter, qui est la cause pourquoi de tous reçoit moqueries et bâtonnades. Semblablement un moine ne laboure comme le paysan; ne garde le pays comme l'homme de guerre; ne guérit les maladies comme le médecin; ne porte les commodités et choses nécessaires comme le marchand. C'est la cause pourquoi de tous est hué et abhorré.

— Voire mais, dit Grand-Gousier, ils prient Dieu pour nous. — Rien moins, répondit Gargantua. Vrai est qu'ils molestent tout leur voisinage à force de trinqueballer leurs cloches. (Voire, dit le moine, une messe, une matine, une vêpre, bien sonnées, sont à demi dites). Ils marmottent grand renfort de légendes et pseaumes, nullement par eux entendus. Ils comptent force pat-nôtres entre-

1. La charrue.

lardées de longs *Ave Maria*, sans y penser n'y entendre; et ce je l'appelle moque-Dieu, non oraison; mais ainsi leur aide Dieu s'ils prient pour nous, et non de peur de perdre leurs miches et souppes grasses. »

Le souper achevé, on se coucha, pour reposer un peu et pour être plus frais le lendemain contre les ennemis. « Mais Gargantua ne pouvoit dormir, en quelque façon qu'il se mît. Dont lui dit le moine : « Je ne dors jamais à mon aise, sinon quand je suis au sermon, ou quand je prie Dieu. Je vous supplie, commençons vous et moi les sept pseaumes, pour voir si tantôt ne serez endormi. » L'invention plut très-bien à Gargantua, et, commençant les premiers pseaumes, sur le point de *beati quorum* s'endormirent et l'un et l'autre.

« Mais le moine ne faillit à s'éveiller avant minuit, tant il étoit habitué à l'heure des matines. Il les réveilla tous en chantant et leur dit : « Messieurs, on dit que matines commencent par tousser, et souper par boire. Faisons à rebours : commençons maintenant nos matines par boire, et ce soir, à l'entrée de souper, nous tousserons à qui mieux mieux. » Dont dit Gargantua : « Boire sitôt après le dormir! ce n'est vivre en diete de médecine. — C'est, dit le moine, bien médiciné. Cent diables me sautent au corps s'il n'y a plus de vieux ivrognes

qu'il n'y a de vieux médecins. J'ai composé avec mon appétit, à telle condition que toujours il se couche avec moi, aussi avec moi il se leve. Faites comme il vous plaira; moi je m'en vais après mon tiroir. — Quel tiroir, dit Gargantua, entendez-vous? — Mon bréviaire, dit le moine : car, tout ainsi que les fauconniers, avant de paître leurs oiseaux, les font *tirer* quelque pied de poule, pour leur purger le cerveau de flegmes et pour les mettre en appétit, ainsi, prenant ce joyeux petit bréviaire au matin, je m'écure tout le poumon, et me voilà prêt à boire... Jamais je ne m'assujettis aux heures. Les heures sont faites pour l'homme, et non l'homme pour les heures. C'est pourquoi je fais des miennes comme d'étriers : je les accourcis ou alonge quand bon me semble. »

On marche à l'ennemi. Dans toute la guerre, frere Jean se comporte en héros. Il est surpris et pris; mais il tue ses gardes, il s'échappe, et revient trouver le roi, à qui il amene des prisonniers, et cinq pauvres pélerins qu'il avoit délivrés des mains des soldats de Picrochole. Il les interroge sur les moines de leur pays, et leur demande surtout quelle chere font ces moines. « Le cordieu ! ajoute-t-il, ils biscotent vos femmes pendant qu'êtes en pélerinage.— Hein, hein, dit Las-d'aller, je n'ai pas peur de la mienne : car qui la verra de

jour ne se rompra le cou pour l'aller visiter la nuit. — C'est, dit le moine, bien rentré de picques. Elle pourroit être aussi laide que Proserpine, elle aura pardieu la saccade, puisqu'il y a moines autour : car un bon ouvrier met indifféremment toutes pieces en œuvre. Que je meure de soif en cas que ne les trouviez grosses à votre retour : car seulement l'ombre du clocher d'une abbaye est féconde. »

Grace pour la franchise de l'expression, en faveur de l'originalité de la pensée, et du fond de vérité qu'on apperçoit à travers cette exagération plaisante !

CHAPITRE II

Des ordres mendians.

Ce n'est point sous ces joyeuses couleurs que Rabelais peint les cinq ordres que l'on appelle mendians, parce qu'en effet ils faisoient vœu et profession de mendicité, c'est-à-dire de ce qui est la honte et le fléau des sociétés civiles, et qu'ils ne s'enrichissoient que du métier et aux dépens des pauvres. Mais il étoit trop bon plaisant pour leur dire des injures directes. Le tour qu'il prend est d'autant plus comique qu'il a l'air plus simple; que ces injures ne consistent en apparence qu'en erreur de mots, et que cette erreur naïve devient doublement plaisante par la bonne foi poltronne et superstitieuse de celui qui la commet, et par la prud'hommie de celui qui la rend plus injurieuse encore en voulant la redresser. Voici le fait.

Panurge veut se marier, mais il est inquiet de ce qui lui adviendra en mariage. Il consulte Pan-

tagruel; il consulte le sort des vers d'Homere et de Virgile; il consulte le sort des dez, celui des songes, et même une sibylle : il est aussi incertain qu'auparavant. Pantagruel lui conseille de s'adresser à un vieux poëte prêt à mourir. « Les cignes, lui dit-il, qui sont oiseaux sacrés à Apollon, ne chantent jamais, sinon quand ils approchent de leur mort; de mode[1] que chant de cigne est présage certain de sa mort prochaine, et ne meurt que préalablement n'ait chanté. Semblablement les poëtes, qui sont protégés d'Apollon, approchant de leur mort, ordinairement deviennent prophètes, et chantent par apolline inspiration, vaticinant[2] des choses futures... Nous avons ici près un homme et vieux poëte, c'est Raminagrobis; j'ai entendu qu'il est en l'article et dernier moment de son décès : transportez-vous vers lui, et oyez son chant; peut-être que par lui Apollon dissoudra votre doute. »

Panurge y consent; ils se mettent en route. « Et, arrivant au logis poëtique, trouverent le bon vieillard en agonie, avec maintien joyeux, face ouverte et regard lumineux. Interrogé par Panurge, il demande encre, plume et papier; il lui donne

1. De maniere.
2. Prédisant.

pour réponse le rondeau : *Prenez-la, ne la prenez pas,* qui le laisse plus incertain que jamais. Après lui avoir mis en main ce rondeau, il ne veut plus rien entendre.

« J'ai, ce jourd'hui, dit-il, hors ma maison, à grande fatigue et difficulté, chassé un tas de vilaines, immondes et pestilentes bêtes, noires, guarres[1], fauves, blanches, cendrées, lesquelles ne me vouloient laisser à mon aise mourir, et, par fraudulentes peintures, importunités fréloniques, toutes forgées en l'officine de je ne sais quelle insatiabilité, m'évoquoient du doux pensement auquel j'acquiesçois, contemplant, voyant et jà touchant et goûtant le bien et félicité que le bon Dieu a préparé à ses fideles élus en l'autre vie, et état d'immortalité. Déclinez de leur voie, ne soyez à eux semblable; plus ne me molestez, et me laissez en silence, je vous supplie.

« Panurge, sortant de sa chambre tout effrayé, dit : « Par la vertudieu ! Je crois qu'il est hérétique, ou je me donne au diable : il médit des bons peres mendians, cordeliers et jacobins, qui sont les deux hémispheres de la chrétienté. Mais que diable lui ont fait les pauvres diables de capucins et minimes ? Ne sont-ils assez malheureux, assez en-

1. Bigarré, noir et blanc.

fumés et parfumés de misere et calamité, les pauvres haires? Il péche vilainement; il blasphême contre la religion : j'en suis fort scandalisé. — Je, dit frere Jean, ne m'en soucie d'un bouton. Ils médisent de tout le monde : si tout le monde médit d'eux, je n'y prends nul intérêt.

— Mais, dit Panurge, quel diable possede ce maître Raminagrobis, qui ainsi, sans propos, sans raison, sans occasion, médit des pauvres béats peres jacobins, mineurs et minimes? J'en suis grandement scandalisé. — Je ne vous entends point, répondit Epistemon, et me scandalisez vous-même grandement, interprétant perversement des freres mendians ce que le bon poëte disoit des bêtes noires, fauves et autres. Il ne l'entend, selon mon jugement, en telle sophistique et phantastique allégorie. Il parle absolument et proprement des puces, punaises, cirons, mouches et autres telles bêtes, lesquelles sont unes noires, autres fauves, autres cendrées, autres tannées et basanées, toutes importunes, tyranniques et molestes non aux malades seulement, mais aussi à gens sains et vigoureux. Vous faites mal autrement exposant ses paroles.

— Retournons, dit Panurge, l'admonester de son salut. Nous l'induirons à contrition de son péché, à requérir pardon aux tant béats peres absens

comme présens, et en prendrons acte, afin qu'après son trépas ils ne le déclarent hérétique et damné; et à leur satisfaire de l'outrage, ordonnant, par tous les couvens de cette province, aux bons peres religieux force bribes, force messes, force obits et anniversaires, et qu'au jour de son trépas sempiternellement ils aient tous quintuple pitance.

« Ho ho! je m'abuse et m'égare en mes discours: le diable m'emporte si j'y vais. Vertudieu! la chambre est déjà pleine de diables. Je n'y vais pas. Qui sait s'ils useroient de quiproquo, et au lieu de Raminagrobis gripperoient Panurge?... Je gage que, par même crainte, à son enterrement n'assistera jacobin, cordelier, carme, capucin ni minime; et eux sages. Aussi bien ne leur a-t-il rien donné par testament. Le diable m'emporte si j'y vais!

« S'il est damné, à son dam[1] : pourquoi médisoit-il des bons peres de religion? Pourquoi les avoit-il chassés hors sa chambre sur l'heure qu'il avoit plus besoin de leur aide, de leurs devotes prieres, de leurs saintes admonitions? Pourquoi par testament ne leur ordonnoit-il au moins quelques bribes, aux pauvres gens qui n'ont que leur

1. Tant pis pour lui.

vie en ce monde? Y aille qui voudra aller : le diable m'emporte si j'y vais! »

Qui auroit dit que les moines mendians sont des bêtes noires, blanches, fauves, aussi incommodes, aussi importunes que les mouches, les cirons, les puces et les punaises, auroit dit une dûreté crue et de mauvais goût, et n'eût cependant pas dit autre chose que Rabelais.

CHAPITRE III

Des prêtres et moines, des cardinaux et du pape.

APRÈS cette escarmouche contre les moines, voici maintenant tout le clergé pris corps à corps. Sous l'image d'oiseaux chantans au son des cloches, la hiérarchie sacrée passe en revue, depuis les prestolets jusqu'au pape. D'autres ont violemment écrit contre elle, mais aucun ne l'a mieux saupoudrée de ridicule; et, si du tems de Rabelais l'anti-papisme étoit une hérésie, ce n'est pas trop injustement que les dévots le nommoient hérétique. On ne voit pas qu'il s'en soit plus mal porté.

Quoi qu'il en soit, voilà Pantagruel et sa cour voyageant par mer, pour aller consulter un oracle sur le mariage de Panurge. L'auteur se met lui-même du voyage, et raconte ainsi leurs avantures :

« Au quatrieme jour apperçûmes terre, et nous

fut dit par notre pilote que c'étoit l'isle Sonnante; et entendîmes un bruit de loin venant, fréquent et tumulteux, et nous sembloit à l'ouïr que ce fussent cloches grosses, petites et médiocres, ensemble sonnantes, comme on fait à Paris, à Tours et ailleurs aux jours des grandes fêtes. Plus approchions, plus entendions cette sonnerie renforcée.

« Approchant davantage, entendîmes entre la perpétuelle sonnerie des cloches tant infatigables des hommes résidans là, comme étoit notre avis. Pantagruel fut d'opinion qu'avant d'aborder en l'isle Sonnante, descendions avec notre esquif en un petit roc auprès duquel reconnoissions un hermitage et quelque petit jardinet. Là trouvâmes un petit bon-homme hermite, lequel nous donna pleine instruction de toute la sonnerie, et nous fêtoya d'une étrange façon. Il nous fit quatre jours conséquens jeûner, affirmant qu'en l'isle Sonnante autrement reçus ne serions, parce que lors étoit le jeûne des quatre-tems. »

Cela n'arrange point Panurge, qui meurt de faim. Mais l'hermite tient bon; le terme de quatre jours, dit-il, est fatal[1] : « Qui contredit est héré-

1. Pris dans le sens du latin, c'est-à-dire *inévitable*, ordonné par le destin, *fatum*.

tique, et ne lui faut rien que le feu. — Sans faute, pater, dit Panurge, étant sur mer, je crains beaucoup plus être mouillé que chauffé, et être noyé que brûlé. » Il se décide pourtant à jeûner pour pouvoir entrer dans l'isle. Les jeûnes achevés, l'hermite leur donne une lettre pour maître Editue, gardien de l'isle Sonnante.

« C'étoit un petit bon-homme, vieux, chauve, à museau bien enluminé, et face bien cramoisie. Il nous fit très-bon accueil, par la recommandation de l'hermite, entendant qu'avions jeûné. Après avoir repu, nous exposa les singularités de l'isle, affirmant qu'elle avoit été premiérement habitée par les Siticines[1]; mais par ordre de nature, comme toutes choses varient, ils étoient devenus oiseaux. Depuis ne nous tint plus autres propos que d'oiseaux et cages. Les cages étoient grandes, riches, somptueuses et faites par merveilleuse architecture. Les oiseaux étoient beaux, grands et polis à l'avenant, ressemblans aux hommes de ma patrie, buvoient et mangeoient comme hommes; bref, à les voir de prime face, eussiez dit que fussent hommes; toutefois ne l'étoient mie, selon l'instruction de maître Editue,

1. Aulu-Gelle appelle ainsi ceux qui chantoient aux funérailles des morts.

protestant qu'ils n'étoient ni séculiers ni mondains.

« Aussi leur plumage nous mettoit en rêverie. Aucuns l'avoient tout blanc, autres tout gris, autres mi-parti de blanc et de noir, autres tout rouge, autres parti de blanc et bleu; c'étoit belle chose de les voir.

« Les mâles il nommoit clergaux, monagaux, prêtregaux, abbegaux, évesgaux, cardingaux et papegaut, qui est unique en son espece; les femelles il nommoit clergesses, monagesses, prêtregesses, abbegesses, évesguesses, cardingesses, papegesses. »

Ainsi Vanossa étoit la papegesse d'Alexandre VI, l'un des plus exécrables papegaux qu'ait produits l'isle Sonnante. Bien d'autres que lui, quoique vieux, ont eu leurs papegesses, quand ils n'avoient pas pis encore. La liste des cardingesses ne finiroit pas. Elles joignent quelquefois d'autres dignités à ce titre. Madame Sancta †, par exemple, n'est plus ambassadrice, mais on dit qu'elle est cardingesse inamovible. La réapostolification de nos évesgaux, c'est-à-dire leur appel au régime apostolique, détruira, du moins en France, l'espece aimable des évesguesses. On ne dira plus comme autrefois : Mademoiselle G... est évesguesse d'Orléans; Madame de..... est archevesguesse de Bordeaux ou de Toulouse, etc.; c'est

dommage. Mais reprenons le récit de notre voyageur.

« Tout ainsi, nous dit Editue, comme entre les abeilles hantent les frêlons, qui rien ne font, fors tout manger et tout gâter, aussi depuis trois cents ans, ne sais comment, entre ces joyeux oiseaux étoit advolé grand nombre de cagots[1], lesquels avoient honni et gâté toute l'isle, tant hideux et monstrueux que de tous étoient fuis. Car tous avoient le cors tors, les pattes pelues, les griffes et le ventre de harpies; et n'étoit possible de les exterminer : pour un mort, en advoloit vingt-quatre.

« Lors demandâmes à maître Editue, vu la multiplication de ces vénérables oiseaux en toutes leurs espéces, pourquoi là n'étoit qu'un papegaut? Il nous répondit que telle étoit l'institution premiere, et fatale destinée des étoiles; que des clergaux naissent les prêtregaux et monagaux, sans compagnie charnelle; des prêtregaux naissent les évesgaux; d'iceux les beaux cardingaux; et les cardingaux, si par mort ne sont prévenus, finissent en papegaut : et n'en est ordinairement qu'un, comme par les ruches des abeilles n'y a qu'un roi, et au monde n'est qu'un soleil. Icelui décédé, en naît un autre en son lieu, de toute la race des

1. Les religieux mendians.

cardingaux, entendez toujours sans copulation charnelle. De sorte qu'il y a en cette espéce unité individuelle, avec perpétuité de succession, ni plus ni moins qu'au phénix d'Arabie.

« Vrai est qu'il y a environ deux mille sept cent soixante lunes que furent en nature deux papegaux produits; mais ce fut la plus grande calamité qu'on vit oncques en cette isle : car tous ces oiseaux-ci se pillerent les uns les autres, et s'entrepelaudèrent si bien, ce tems durant, que l'isle périclita d'être spoliée d'habitans. Part d'iceux adhéroit à l'un et le soutenoit; part à l'autre et le défendoit : demeurerent part d'iceux muets comme poissons, et oncques ne chanterent; et, part de ces cloches comme interdite, coup ne sonna. Ce séditieux tems durant, à leurs secours évoquerent empereurs, rois, ducs, monarques, comtes, barons et communautés du monde qui habitent en continent et terre ferme; et n'eut fin ce schisme et cette sédition qu'un d'iceux ne fût privé de vie et la pluralité réduite en unité. »

La foi est tellement affoiblie qu'au lieu de deux papegaux il y en auroit vingt sans que l'on y prît garde hors de l'isle Sonnante. Les empereurs et les rois les laisseroient se piller et s'entrepelauder entr'eux, et ne feroient qu'en rire.

« Puis demandâmes qui mouvoit ces oiseaux

ainsi sans cesse chanter. Editue nous répondit que c'étoient les cloches pendantes au-dessus de leurs cages. Puis nous dit : « Voulez-vous que présentement je fasse chanter ces monagaux que voyez là, comme une alouette sauvage ? — De grace, » répondîmes-nous. Lors sonna une cloche, six coups seulement, et monagaux d'accourir, et monagaux de chanter. « Et si, dit Panurge, je sonnois cette cloche, ferois-je pareillement chanter ceux qui ont le plumage à couleur de hareng soret? — Pareillement, » répondit Editue. Panurge sonna, et soudain accoururent ces oiseaux enfumés, et chanterent ensemblement; mais ils avoient les voix rauques et malplaisantes. Aussi nous montra Editue qu'ils ne vivoient que de poisson, comme les hérons et cormorans du monde, et que c'étoit une quinte espéce[1] de cagots, imprimés nouvellement. Ajouta davantage qu'il avoit eu avertissement, par un voyageur revenant d'Afrique, que bientôt y devoit advoler une sixieme espece, lesquels il nommoit capucingaux, plus tristes, plus maniaques et plus fâcheux qu'espece qui fût en toute l'isle. » Afrique, dit Pantagruel, est coutumière toujours produire choses nouvelles et monstrueuses.

---

1. Les minimes, institués long-tems après les quatre premiers ordres mendians.

« Mais, ajouta-t-il, vu que nous avez exposé des cardingaux naître papegaut, et les cardingaux des évesgaux, les évesgaux des prêtregaux et les prêtregaux des clergaux, je voudrois bien entendre d'où vous naissent ces clergaux. — Ils sont, dit Editue, tous oiseaux de passage, et nous viennent de l'autre monde, partie d'une contrée grande à merveilles, laquelle se nomme *Jour sans pain;* partie d'une autre, vers le couchant, laquelle on nomme *Trop d'iceux*. De ces deux contrées tous les ans ces clergaux ici par foules nous viennent, laissant peres et meres, tous amis et tous parens. La maniere est telle : quand en telle noble maison de cette derniere contrée il y a trop d'enfans, soit mâles, soit femelles, de sorte que qui feroit part à tous de l'héritage (comme raison le veut, nature l'ordonne, Dieu le commande), la maison seroit dissipée, les parens s'en déchargent en cette isle bossard. Je la nomme ainsi, car ordinairement ils sont bossus, borgnes, boiteux, manchots, podagres, contrefaits et maléficiés, poids inutile de la terre.

« Je m'ébahis si les meres de par delà les portent neuf mois en leurs flancs, vu qu'en leurs maisons elles ne les peuvent porter ni souffrir neuf ans, non pas sept le plus souvent, et, leur mettant une chemise seulement sur la robe, et sur le som-

met de la tête leur coupant je ne sais combien de cheveux, avec certaines paroles expiatoires, par métempsycose pythagorique, sans lésion ni blessure aucune, les font oiseaux tels devenir que présentement les voyez.

« Plus grand nombre nous en vient de *Jour sans pain,* qui est excessivement long. Car les habitans d'icelle contrée, quand sont en état de pâtir la faim, pour n'avoir de quoi s'alimenter et ne savoir ni vouloir rien faire, ni travailler en quelque honnête art et métier, ni aussi féalement à gens de bien s'asservir; ceux aussi qui n'ont pu jouir de leurs amours, qui ne sont parvenus à leurs entreprises et sont désespérés; ceux pareillement qui méchamment ont commis quelque cas de crime, et que l'on cherche pour mettre à mort ignominieusement, tous advolent, ici ont leur vie assignée; soudain deviennent gras comme lirons, qui auparavant étoient maigres comme pics; ici ont parfaite sûreté, indemnité et franchise. »

Que tout cela étoit édifiant et commode! et que la religion perd à la réforme de toutes ces belles institutions! Vous aurez beau maintenant n'avoir ni le talent ni le courage nécessaire pour gagner du pain, déplaire à votre belle, manquer vos entreprises, ou mériter d'être pendu, tous ces beaux motifs de vocation ne vous ouvriront pas un asile.

Il faudra désormais en France, pour être ministre des autels, avoir de la piété, des mœurs, et même croire en Dieu. O nation irréligieuse et schismatique !

CHAPITRE IV

Des ordres religieux et militaires, et du bon emploi des donations faites à l'Église.

Editue n'avoit pas achevé de parler, quand près de nous advolerent vingt-cinq ou trente oiseaux, de couleur et plumage qu'encore n'avois vu en l'isle. Leur plumage étoit changeant d'heure en heure, comme la peau d'un caméléon, et tous avoient au-dessous de l'aile gauche une marque, comme de deux diametres mi-partissant un cercle ou d'une ligne perpendiculaire tombant sur une ligne droite. A tous elle étoit presque d'une forme, mais non à tous d'une couleur; aux uns étoit blanche, aux autres verte, aux autres rouge, aux autres bleue.

« Qui sont, demanda Panurge, ceux-ci, et comment les nommez-vous? — Ils sont, répondit Editue, métifs. Nous les appellons gourmandeurs, et ont grand nombre de riches gourmanderies en

votre monde. — Je vous prie, dis-je, faites-les un peu chanter, afin qu'entendions leur voix. — Ils ne chantent, dit-il, jamais; mais ils repaissent au double en récompense. — Où sont, demandois-je, les femelles? — Ils n'en ont point, » répondit-il.

Ici Panurge demande, avec la franchise du style de Rabelais, comment, s'ils n'ont point de femelles, ils portent ainsi les symptômes d'une maladie qu'on ne peut nommer décemment que quand elle est *petite*. « Elle est, dit-il, propre à cette espéce d'oiseaux, à cause de la marine qu'ils hantent quelquefois. »

Plus nous dit: « Le motif de leur venue ici près de vous est pour voir si parmi vous reconnoîtront une magnifique espéce de gaux[1], oiseaux de proie terribles, non toutefois venans au leurre, ni reconnoissant le gant[2], lesquels ils disent être en votre monde; et d'iceux les uns porter jets aux jambes bien beaux et précieux, avec inscription par laquelle qui mal y pensera est condamné d'être soudain honni; autres au devant de leurs plumages porter le portrait d'un calomniateur[3], et les

1. Différens des prêtregaux, des monagaux.

2. Il désigne ici les chevaliers de la jarretiere, qui, au tems dont il parle, ne venoient plus au leurre, ni ne reconnoissoient plus le gant du fauconnier romain.

3. L'esprit calomniateur, c'est le diable, dont le portrait est sur la croix des chevaliers de Saint-Michel.

autres y porter une peau de bellier[1]. — Il est vrai, dit Panurge, mais nous ne les connoissons mie.

— Ores, dit Editue, c'est assez parlementé : allons boire. — Mais repaître, dit Panurge. — Repaître, dit Editue, et bien boire. Rien n'est si cher ni si précieux que le tems : employons-le en bonnes œuvres. »

Après les premiers morceaux, frere Jean demandoit à Editue : « En cette isle vous n'avez que cages et oiseaux. Ils ne labourent ni cultivent la terre : toute leur occupation est gaudir, gazouiller et chanter. De quel pays vous vient cette corne d'abondance, pleine de tant de biens et friands morceaux? — De tout l'autre monde, répondit Etidue, exceptez-moi quelques contrées des régions aquilonnaires, lesquelles nous ont manqué depuis certaines années. — Chou ! dit frere Jean, ils s'en repentiront dondaine, ils s'en repentiront dondon. Buvons, amis.

— Mais de quel pays êtes-vous, demanda Editue? — De Touraine, répondit Panurge. — Vraiment, dit Editue, vous êtes né de bon lieu, puisque vous êtes de la benoîte Touraine. De Touraine tant et tant de biens annuellement nous viennent que nous fut dit un jour, par gens du lieu ici passans,

1. La toison d'or.

que le duc de Touraine n'a en tout son revenu de quoi manger son saoul de lard, par l'excessive largesse que ses prédécesseurs ont faites à ces sacrosaints oiseaux, pour ici de phaisans nous saouler, de perdreaux, de gelinottes, poulles d'Inde, gras chapons, venaison de toutes sortes, et toutes sortes de gibier. Buvons, amis. »

Ces deux mots sont le refrain du bon-homme Editue. Plus il boit, plus il le répète; plus il le répète, plus il boit; et, s'attendrissant davantage à mesure que le vin le gagne, il joint à son refrain des expressions plus amicales et plus tendres. Son style est celui d'un béat, bien persuadé que, pour les hommes de Dieu, boire, manger, dormir, sont les trois vertus cardinales; et que toutes les donations faites à l'Église doivent se résoudre pieusement en bon vin et en bonne chère. Ce fut en effet la vérité pendant bien des siecles : ce ne l'est plus à la fin du nôtre. Aussi serons-nous maudits et convaincus de schisme, ce qui est, comme on sait, le dernier malheur en ce monde, mais ce qui pourroit bien, dans l'autre, revenir absolument au même.

« Voyez, continuoit Editue, cette perchée d'oiseaux, comme ils sont douillets et en bon point des rentes qui nous en viennent : aussi chantent-ils bien pour eux. Vous ne vîtes oncques rossignols

mieux gringoter qu'ils font au plat, quand je leur sonne ces grosses cloches que voyez pendues autour de leur cage. Buvons, amis : il fait certes aujourd'hui beau boire; aussi fait-il tous les jours. Buvons. Je bois de bien bon cœur à vous, et soyez les très-bien venus.

« N'ayez peur que vin et vivres ici faillent[1] : car, quand le ciel seroit d'airain et la terre de fer, encore vivres ne nous faudroient, fût-ce par sept, voire huit ans, plus long-tems que ne dura la famine en Egypte. Buvons ensemble, par bon accord et en charité.

— Diable! s'écria Panurge, tant vous avez d'aise en ce monde? — En l'autre, répondit Editue, en aurons-nous bien davantage. Les champs Elysiens ne nous manqueront pour le moins. Buvons, amis. Je bois à vous.

— Ça été, dis-je, esprit divin et parfait, à vous premiers siticines, avoir le moyen inventé par lequel vous avez ce que tous humains désirent naturellement, et à peu d'iceux ou, à proprement parler, à nul n'est octroyé : c'est paradis en cette vie et en l'autre pareillement avoir. O gens heureux! ô demi-dieux, plût au Ciel qu'il m'advînt ainsi ! »

---

1. Manquent.

Après avoir bien bu et bien mangé, Editue les méne dans une chambre bien garnie, bien tapissée et toute dorée, où il les invite à dormir. Mais à minuit il les éveilla pour boire, et lui-même but le premier, disant : « Vous autres de l'autre monde dites qu'ignorance est mere de tous maux, et dites vrai; mais toutefois ne la banissez de vos entendemens, et vivez en elle, avec elle et par elle. C'est pourquoi tant de maux vous tourmentent de jour en jour, toujours vous plaignez, toujours lamentez, jamais n'êtes assouvis. Je le considere présentement : car ignorance vous tient ici au lit liés, et n'entendez que votre devoir étoit d'épargner de votre sommeil, point n'épargner les biens de cette fameuse isle. Vous deviez avoir déja fait trois repas; et tenez cela de moi que, pour manger les vivres de l'isle Sonnante, se faut lever bien matin : les mangeant, ils multiplient; les épargnant, ils vont en diminution. Fauchez le pré en sa saison, l'herbe y reviendra plus drue; ne le fauchez point, en peu de tems il ne sera tapissé que de mousse. Buvons, amis, buvons tous : les plus maigres de nos oiseaux[1] chantent maintenant tous à nous; nous boirons à eux, s'il vous plaît. »

---

1. Les religieux mendians qui chantent leurs matines à minuit.

« Au point du jour pareillement nous éveilla pour manger souppes de primes. Depuis ne fîmes qu'un repas, lequel dura tout le jour, et ne savions si c'étoit dîner ou souper, goûter ou réveillonner. Seulement, par forme d'ébat, nous promenâmes quelques jours par l'isle, pour voir et oüir le joyeux chant de ces benoîts oiseaux. »

Doux passe-tems, doux emploi de cette malheureuse vie mortelle, hélas! qu'êtes-vous devenus? De barbares législateurs ont détruit cette béatitude. Ils veulent que tout prêtre remplisse une fonction sacerdotale. Ils retranchent inhumainement de ces fonctions les longs repas, le long sommeil, et tant d'autres consolations qui aidoient les élus à marcher dans les voies du Seigneur. Plus d'oisiveté, plus de donations, et *partant plus de joie.* O siecle pervers et irréligieusement ennemi de ces douces superstitions! O, dussé-je le répéter cent fois, nation perdue de philosophie et de schisme!

CHAPITRE V

Du pape, des excommunications et de l'inviolabilité des évêques.

Le tiers jour continua en festins et mêmes banquets que les jours précédens, auquel jour Pantagruel requéroit instamment voir papegaut; mais Editue répondit qu'il ne se laissoit ainsi facilement voir. « Comment, dit Pantagruel, a-t-il l'armet de Pluton en tête, l'anneau de Gygès aux griffes, ou un caméléon au sein, pour se rendre invisible au monde? — Non, répondit Editue; mais il est par nature à voir un peu difficile : je donnerai toutefois ordre que le puissiez voir, si faire se peut. » Ce mot achevé, nous laisse au lieu grignotans.

« Un quart d'heure après retourné, nous dit papegaut être pour cette heure visible; et nous mena en tapinois et silence droit à la cage en laquelle il étoit accroupi, accompagné de deux petits cardingaux, et de six gros gras évesgaux. Panurge

curieusement considéra sa forme, ses gestes, son maintien. Puis, s'écria à haute voix, disant : « En mal-an soit la bête, il semble une huppe[1]. — Parlez bas, dit Editue, de par Dieu, il a oreilles. Si une fois il vous entend ainsi blasphémant, vous êtes perdus bonnes gens. Voyez-vous là dans sa cage un bassin[2] ? D'icelui sortira foudre, tonnerre, éclairs, diables et tempête, par lesquels en un moment serez cent pieds sous terre abymés. — Mieux seroit, dit frere Jean, boire et banqueter. »

« Panurge restoit en contemplation véhémente de papegaut et de sa compagnie, quand il apperçut au-dessous de sa cage une chevêche[3]. Adoncques s'écria, disant : « Par la vertudieu, nous sommes ici bien pipés à pleines pipes, et mal équipés. Il y a pardieu de la piperie, fripperie et ripperie tant et plus en ce manoir. Regardez là cette chevêche. Nous sommes, pardieu, assassinés. — Parlez bas, de pardieu, dit Editue. Ce n'est mie une chevêche : il est mâle ; c'est un noble chévecier[4].

---

1. Seroit-ce à cause de la thiare ?

2. Cloche qu'on sonne quand le pape excommunie. Mais pour qu'une cloche ressemble à un bassin, il faut qu'elle soit renversée, ce que l'on peut regarder ici comme malignement symbolique.

3. Oiseau de nuit et de mauvais augure, sorte de chouette.

4. Celui qui a soin du *chevet* de l'église, c'est-à-dire de cette

— Mais, dit Pantagruel, faites-nous ici quelque peu papegaut chanter, afin qu'oyons son harmonie. — Il ne chante, répondit Editue, qu'à ses jours, et ne mange qu'à ses heures. — Non fais-je, dit Panurge, mais toutes les heures sont miennes. Allons donc boire d'autant. — Vous, dit Editue, parlez à cette heure correct : ainsi parlant, jamais ne serez hérétique[1]. Allons, j'en suis d'opinion. »

« Retournant à la buverie, apperçûmes un vieil évesgaut à tête verte[2], lequel étoit accroupi et ronfloit sous une feuillade. Près de lui étoit une jolie abbegesse, laquelle joyeusement chantoit, et y prenions plaisir si grand que desirions tous nos membres en oreilles convertis, rien ne perdre de son chant, et du tout y vaquer sans ailleurs être distraits. Panurge dit : « Cette belle abbegesse se

---

partie du chœur qui en fait la clôture. Le même officier a soin des chapes, de la cire, etc. Ce jeu de mots de *chevêche* et de *chévecier* n'est ni de bon goût ni de beaucoup de sel; mais il sert à amener cette petite sortie : *Nous sommes ici bien pipés*, etc.; et nous devons lui pardonner, nous qui ne sommes plus *pipés*, et qui commençons même à n'être pas *mal équipés*.

1. Pourquoi ne pas mettre ici la réflexion du commentateur de Rabelais ? Faites bonne chere et vivez comme il vous plaira, dans un pays d'inquisition, on ne vous dira rien; mais gardez-vous bien d'y parler de religion, ni d'y mettre en compromis l'autorité du pape.

2. Autre note du commentateur. Leurs armes sont couronnées d'un chapeau *vert*, en signe de l'espérance qu'ils ont de devenir un jour cardinaux.

rompt la tête à force de chanter, et ce gros vilain évesgaut ronfle cependant. Je le ferai bien chanter tantôt, de par le diable. » Lors sonna une cloche pendante sur sa cage; mais, quelque sonnerie qu'il fît, plus fort ronfloit evesgaut, point ne chantoit. « Pardieu, dit Panurge, vieille buze, par autre moyen bien chanter vous ferai. » Adoncques prit une grosse pierre, le voulant férir par la moitié[1]; mais Editue s'écria, disant :

« Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin ou autrement, comme tu voudras; déniche des cieux les anges : de tout auras pardon du papegaut. A ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien, tant de toi que de tes parens et amis vivans et trépassés. Encore ceux qui d'eux après naîtroient en seroient infortunés. Considere bien ce bassin[2]. — Mieux doncques vaut, dit Panurge, boire d'autant et banqueter. »

C'est toujours très-bien fait de suivre l'avis de Panurge; mais, si les sacrés oiseaux n'ont pas cessé d'être inviolables, on leur a prouvé du moins que, sur leur refus de chanter, on pouvoit les chasser de leurs cages. Que papegaut le prenne comme il

1. Frapper à la moitié du corps

2. Cette cloche d'excommunication. Voyez la note ci-dessus, page 119.

voudra : ni rois ni princes n'en seront frappés, empoisonnés ni meurtris. Il n'aura pour ces peccadilles aucun pardon à donner. On assure qu'il fera bien de laisser son bassin tranquille, et de n'en pas compromettre le bruit. L'artillerie du Vatican n'est plus, dit-on, chargée qu'à poudre.

CHAPITRE VI

De l'autorité du pape et de la puissance du diable.

On connoît la fiction plaisante des isles de Papefigue et de Papimanie : par les habitans de la premiere, Rabelais voulut désigner les peuples qui se sont soustraits à l'autorité du Pape; par ceux de la seconde, les nations qui y sont restées soumises. Les uns, étant excommuniés, passoient, au tems où il écrivoit, pour misérables en ce monde et damnés dans l'autre; tout prospéroit aux autres, tout le bonheur étoit pour eux dans l'une et dans l'autre vie. Il paroît donner dans ce sens; mais sa philosophie maligne arrange les choses de maniere que le diable, à qui étoit dévolue la terre maudite des Papefigues, y est bafoué et pris pour dupe; que les Papimanes, bénis du Ciel, paroissent imbéciles, superstitieux, intolérans; et que, même en croyant faire l'éloge des décisions

papales, regle de leur foi et de leur conduite, ils en sont réellement la satyre.

Les habitans de Papefigue étoient jadis riches et libres. Un jour de fête annuelle, les bourgmestres et syndics étoient allés passer leur tems et voir la fête en Papimanie, isle prochaine. L'un d'eux, voyant le portrait du pape, comme c'étoit la coutume de l'y montrer publiquement aux grandes fêtes, lui fit la figue, ce qui est dans ce pays signe de mépris et de dérision. Les Papimanes, pour se venger, se mirent en armes quelques jours après; surprirent, saccagerent et ruinerent toute l'isle; imposerent des conditions humiliantes au reste des habitans; les firent esclaves et tributaires, et leur donnerent le nom de papefigues, parce qu'ils avoient fait la figue au portrait du pape. Depuis ce tems-là rien ne prospéroit aux pauvres gens. Tous les ans ils avoient grêle, tempête, famine et toute sorte de malheurs, comme éternelle punition du crime de leurs ancêtres.

« Un petit diable, qui ne savoit encore ni tonner, ni grêler, fors seulement le persil et les choux, encore aussi ne savoit ni lire ni écrire, avoit obtenu de Lucifer de venir se récréer et s'ébattre dans cette isle, en laquelle les diables avoient familiarité grande, et souvent y alloient passer le tems. Arrivé au lieu, rencontra un pauvre

paysan qui semoit de la touselle[1] : il s'adressa au laboureur et lui demanda ce qu'il faisoit. Le pauvre homme lui répondit qu'il semoit ce champ de touselle pour s'aider à vivre l'an suivant. « Voire mais, dit le diable, ce champ n'est pas tien; il est à moi et m'appartient: car depuis l'heure et le tems qu'au pape vous fîtes la figue, tout ce pays nous fut adjugé, proscrit et abandonné. Semer bled toutefois n'est mon état; ainsi je te laisse le champ, mais c'est à condition que nous partagerons le profit. — Je le veux, répondit le laboureur.

— J'entends, dit le diable, que du profit nous ferons deux lots : l'un sera ce qui croîtra sur terre, l'autre ce qui en terre sera couvert. Le choix m'appartient, car je suis diable extrait de noble et antique race; tu n'es qu'un villain. Je choisis ce qui sera en terre, tu auras le dessus. En quel tems sera la cueillette? — A mi-juillet, répondit le laboureur. — Or, dit le diable, je ne faudrai[2] m'y trouver. Fais au reste, comme est ton devoir : travaille, vilain, travaille. Je vais tenter du gaillard péché de luxure les nobles nonains, les cagots et briffaux aussi : de leur vouloir je suis plus qu'assuré. »

« La mi-juillet venue, le diable se présente au

---

1. Espece de grain.
2. Je ne manquerai à.

lieu, accompagné d'un escadron de petits diableteaux de chœur[1]. Là, rencontrant le laboureur, lui dit : « Et puis, vilain, comment t'es-tu porté depuis ma départie ? Il convient faire ici nos partages. — C'est raison, répondit le laboureur. » Lors commença avec ses gens seyer le bled. Les petits diables de même tiroient le chaume de terre. Le laboureur battit son bled en l'aire, le mit en poches, le porta au marché pour le vendre. Les diableteaux firent de même, et au marché, près du laboureur, pour leur chaume vendre s'assirent.

« Le laboureur vendit très-bien son bled, et de l'argent emplit un vieux demi-brodequin, lequel il portoit à sa ceinture. Les diables ne vendirent rien ; ains au contraire les paysans en plein marché se moquoient d'eux. Le marché clos, le diable dit au laboureur : « Vilain, tu m'as à cette fois trompé ; à l'autre ne me tromperas. — Monsieur le diable, répond le laboureur, comment vous aurois-je trompé, qui premier avez choisi ?... — De quoi, repartit le diable, cette année suivante, pourras-tu notre champ semer ? — Pour profit de bon ménager, répondit le laboureur, le conviendroit semer de raves. — Or, dit le diable, tu es vilain de bien : seme raves à force ; je les garderai de la tempête et ne grêlerai

1. De l'âge et de la taille des petits enfans de chœur.

point dessus; mais entends bien, je retiens pour mon partage ce qui sera dessus terre, tu auras le dessous. — Travaille, vilain, travaille. Je vais tenter les hérétiques : ce sont ames friandes en carbonnade. Monsieur Lucifer a sa colique, celui sera une gorge chaude. »

« Venu le tems de la cueillette, le diable se trouva au lieu, avec un escadron de diableteaux de chambre. Là, rencontrant le laboureur et ses gens, commença seyer et recueillir les feuilles de raves. Après lui le laboureur bêchoit et tiroit les grosses raves, et les mettoit en poches. Ainsi s'en vont tous ensemble au marché. Le laboureur vendoit très-bien ses raves. Le diable ne vendit rien ; qui pis est, on se moquoit de lui publiquement. « Je vois bien, vilain, dit le diable, que par toi je suis trompé. Je veux faire fin du champ. Ce sera de telle maniere que nous nous entregratterons l'un l'autre, et qui de nous deux premier se rendra quittera sa part du champ; il demeurera entier au vainqueur. La journée sera à huitaine. Va, vilain, je te gratterai en diable.

« J'allois tenter les pillards, chicanoux, déguiseurs de procès, notaires, faussaires, avocats, prévaricateurs; mais ils m'ont fait dire par un truchement qu'ils étoient tous à moi. Aussi bien Lucifer se fâche de leurs ames et les renvoie ordi-

nairement aux diables de cuisine, sinon quand elles sont saupoudrées[1]. Vous dites qu'il n'est déjeuner que d'écoliers, dîner que d'avocats, goûter[2] que de vignerons, souper que de marchands, réveillonner que de chambrieres. Il est vrai, monsieur Lucifer se plaît à tous ces repas, et se souloit[3] déjeuner d'écoliers. Mais, las ! ne sais par quel malheur depuis certaines années ils ont avec leurs études adjoint les saintes Bibles[4]. Pour cette cause, plus n'en pouvons au diable l'un tirer ; et je crois que, si les cafards ne nous y aident, leur ôtant par menaces, injures, force, violence et brûlemens leur saint Paul d'entre les mains, plus là-bas n'en grignoterons. »

« D'avocats pervertisseurs de droit et pilleurs de pauvres gens il dîne ordinairement, et ne lui manquent; mais on se fâche de toujours un pain manger. Il dit n'a gueres en plein chapitre qu'il mangeroit volontiers l'ame d'un cafard qui eût oublié de se recommander soi-même en son sermon, et promit double paye et notable appointe-

---

1. Le commentateur de Rabelais prétend ici que, sans cette précaution, cette sorte d'ames se corrompt d'abord.

2. Il y a dans Rabelais *ressiner*, qui veut dire la même chose.

1. Avoir coutume de.

4. Ce trait est passablement vif. On brûloit alors les calvinistes, et ce sont leurs études qui sont ici désignées comme sauvant des griffes du diable les écoliers qui les suivent.

ment à quiconque lui en apporteroit une. Chacun de nous se mit en quête. Mais rien n'y avons profité : tous admonestent les nobles dames de donner à leur couvent.

« De goûter, il s'est abstenu depuis qu'il eut sa forte colique provenante de ce qu'aux contrées boréales l'on avoit ses nourrissons, vivandiers, charbonniers et chaircuitiers outragé vilainement[1]. Il soupe très-bien de marchands usuriers, apothicaires, faussaires, billonneurs, adultérateurs[2] de marchandises; et quelquefois, qu'il est en ses bonnes[3], réveillonne de chambrieres, lesquelles, après avoir bu le bon vin de leurs maîtres, remplissent le tonneau d'eau puante. Travaille, vilain, travaille, etc. »

La maniere dont le diable est trompé la troisieme fois est trop gaillarde pour être rapportée ici. On peut la voir dans Rabelais[4], et dans La Fontaine, qui en a fait un joli conte, où l'on retrouve bien ce qu'il y a de plaisant en celui-ci, mais non ce qu'il y a de plus malin et de philoso-

1. Allusion à l'expulsion des moines hors de l'Angleterre et des deux royaumes du Nord. Adieu aussi pour Lucifer ses vivandiers, charbonniers et chaircuitiers de France.

2. Qui gâtent et corrompent les marchandises par de mauvais mélanges.

3. En ses goguettes.

4. *Pantagruel*, liv. 4, chap. 47.

phique. Tant y a que le diable est encore pris pour dupe, et que le champ reste au laboureur, quoiqu'en terre maudite et excommuniée.

Si certain schisme, dont on nous fait la plaisanterie de nous menacer, est déclaré cette année, vous verrez de même que chaque laboureur restera maître de son champ; que les raves, les choux, le bled, y viendront comme de coutume, et que même les vins de Bourgogne, de Bordeaux et de Champagne n'en seront pas moins exquis. Je conseille aux Papimanes, scandalisés du peu d'effet de la bulle, de se consoler en buvant du meilleur.

CHAPITRE VII

Du pape, des papistes et des décrétales.

Laissant l'isle désolée des Papefigues, navigâmes par un jour en sérénité et tout plaisir, quand à notre vue s'offrit la benoiste isle des Papimanes. Soudain que nos ancres furent au port jettées, vinrent vers nous en un esquif quatre personnes diversement vêtues. L'une en moine enfrocqué, crotté, botté; l'autre en fauconnier, avec un leurre et gant d'oiseau; l'autre en solliciteur de procès, ayant un grand sac plein d'informations, citations, chicaneries et ajournemens en main; l'autre en vigneron d'Orléans, avec belles guêtres de toile, un panier et une serpe à la ceinture.

« Incontinent qu'ils furent joints à notre navire, s'écrierent à haute voix, tous ensemble demandans : « L'avez-vous vu, gens passagers ? l'avez-vous vu ? — Qui ? demandoit Pantagruel. — Celui-là

répondoient-ils. — Qui est-il? demanda frere Jean : par la mort, je l'assommerai de coups! » pensant qu'ils s'informoient de quelque larron, meurtrier ou sacrilége. « Comment, dirent-ils, gens pérégrins[1], ne connoissez-vous l'unique? — Seigneurs, dit Epistemon, nous n'entendons tels termes; mais exposez-nous, s'il vous plaît, de qui vous entendez, et nous vous en dirons la vérité sans dissimulation. — C'est, disent-ils, celui qui est. L'avez-vous jamais vu? — Celui qui est, répondit Pantagruel, par notre théologique doctrine, est Dieu. Oncques certes ne le vîmes, et n'est visible à œil corporel. — Nous ne parlons mie, dirent-ils, de ce haut Dieu qui domine par les cieux; nous parlons du Dieu en terre. L'avez-vous oncques vu? — Ils entendent, dit Carpalim, du pape, sur mon honneur. — Oui, oui, répondit Panurge. Oui-da, Messieurs, j'en ai vu trois, à la vue desquels je n'ai gueres profité. — Comment, dirent-ils, nos saintes décrétales chantent qu'il n'y en a jamais qu'un vivant. — J'entends, répondit Panurge, les uns successivement après les autres. Autrement n'en ai-je vu qu'un à la fois.

— O gens, dirent-ils, trois et quatre fois heureux, soyez les bien plus que très-bien venus! »

1. Voyageurs.

Adoncques s'agenouillerent devant nous, et nous vouloient baiser les pieds, ce que ne leur voulûmes permettre, leur remontrant qu'au pape, si là de fortune en propre personne venoit, ils ne sauroient faire davantage. « Si ferions, si, répondirent-ils; cela est entre nous jà résolu. Nous lui baiserions le cul sans feuille. » J'en demande encore pardon au lecteur délicat; mais ce trait m'a paru demander grace. Je supprime le reste, pour qui je ne l'obtiendrois pas.

« Pantagruel demandoit cependant à un mousse de leur esquif qui étoient ces personnages. Il lui fit réponse que c'étoient les quatre états de l'isle; et ajouta que serions bien accueillis et bien traités, puisqu'avions vu le pape. Panurge lui dit secrétement : « Tout vient à point qui peut attendre. A la vue du pape, jamais n'avions profité : à cette heure, de par tous les diables, nous profitera, comme je vois. » Alors descendîmes en terre, et venoient au-devant de nous, comme en procession, tout le peuple du pays, hommes, femmes, petits enfans. Nos quatre états leur dirent à haute voix : « Ils l'ont vu, ils l'ont vu, ils l'ont vu ! » A cette proclamation, tout le peuple s'agenouilloit devant nous, levant les main jointes au ciel et criant : « O gens heureux ! ô bienheureux ! » Et dura ce cri plus d'un quart d'heure.

« Tant grandes furent leurs exclamations que Homenaz[1] y accourut (ainsi appellent-ils leur évêque) sur une mule débridée, caparassonnée de vert, accompagné de ses suppôts, portant croix, banieres, gonfalons, baldaquins, torches, bénitiers; et nous vouloit pareillement baiser les pieds à toute force, disant qu'un glossateur de leurs saintes décrétales avoit laissé par écrit qu'ainsi comme le Messie tant et si long-tems des Juifs attendu enfin leur étoit advenu, aussi en cette isle quelque jour le pape viendroit. Attendant cette heureuse journée, si là arrivoit personne qui l'eût vu à Rome ou autre part, qu'ils eussent à le bien fêtoyer et révéremment traiter. Toutefois nous en excusâmes honnêtement. »

Homenaz les conduit à l'église, et leur promet qu'après la messe ils iront *bancqueter*. « Approchant de la porte du temple, apperçûmes un gros livre doré, tout couvert de fines et précieuses pierres, balais, émeraudes, diamans, unions, plus ou pour le moins autant excellentes que celles qu'Octavian[2] consacra à Jupiter Capitolin. Et pendoit en l'air, attaché à deux grosses chaînes

1. Un *homenaz*, selon les commentateurs, se dit, en Languedoc, d'un grand fat qui n'a ni monde ni esprit.
2. Auguste.

d'or au haut du portail. Nous le regardions en admiration. Pantagruel le manioit et tournoit à plaisir, car il y pouvoit aisément toucher; et nous assuroit qu'au touchement d'icelui il sentoit un doux prurit des ongles et dégourdissement des bras; ensemble tentation véhémente de battre un sergent ou deux, pourvu qu'ils n'eussent tonsure [1].

« Adoncques, nous dit Homenaz, jadis la loi fut baillée aux Juifs par Moïse, écrite des doigts propres de Dieu. L'oriflamme fut des cieux transmise aux nobles et très-chrétiens rois de France pour combattre les infideles. Régnant Numa Pompilius, roi second des Romains, en Rome fut du ciel vu descendre le tranchant bouclier dit Ancile. Ici semblablement voyez les sacrées décrétales, écrites de la main d'un ange chérubin, et à nous ici miraculeusement du ciel des cieux transmises, en façon pareille que par Homere, pere de toute philosophie (exceptez toujours les divines décrétales), le fleuve du Nil est appellé Diipetès, tombé du ciel. Et parce que avez vu le pape, évangéliste d'icelles

1. Par les décrétales il est défendu, sous peine d'excommunication, de frapper, pour quelque occasion que ce soit, ni les clercs ni les laïcs tonsurés. Or il y avoit alors des sergens clercs en grand nombre, d'autres laïcs tonsurés, qui savoient bien se prévaloir de leurs priviléges pour commettre impunément toutes sortes de crimes dans les fonctions de leurs offices.

et protecteur sempiternel, vous sera par nous permis de les voir et baiser au dedans, si bon vous semble. Mais il vous conviendra auparavant trois jours jeûner, et régulièrement confesser, curieusement épluchant et inventoriant vos péchés, si dru qu'en terre ne tombât une seule circonstance, comme divinement nous chantent les dives décrétales que voyez. »

Panurge dit qu'il se confesseroit volontiers, mais qu'il n'a déja que trop jeûné; frere Jean en dit autant; et ils aiment mieux se passer de voir en dedans les décrétales. « Entrons doncques, dit Homenaz, en l'église, et pardonnez-nous si présentement ne vous chantons la belle messe de Dieu. L'heure de mi-jour est passée, après laquelle nos sacrées décrétales nous défendent messe chanter, messe, dis-je, haute et légitime. Mais je vous en dirai une basse et séche.—J'en aimerois mieux, dit Panurge, une mouillée de quelque bon vin d'Anjou. »

« La messe parachevée, Homenaz tira d'un coffre, près le grand autel, un gros fatras de clefs, desquelles il ouvrit à trente-deux clavures et quatorze cadenats une fenêtre de fer bien barrée au-dessus dudit autel; puis par grand mystère se couvrit d'un sac mouillé, et, tirant un rideau de satin cramoisi, nous montra une image peinte assez

mal, selon mon avis; y toucha un bâton longuet, et nous fit à tous baiser la touche[1]. Puis nous demanda : « Que vous semble de cette image ? — C'est, répondit Pantagruel, la ressemblance d'un pape. Je le connois à la tiare, à l'aumusse, au rochet, à la pantoufle. — Vous dites bien, dit Homenaz : c'est l'idée de ce Dieu de bien en terre, la venue duquel nous attendons dévotement, et lequel espérons une fois voir en ce pays. O heureuse, et désirée, et tant attendue journée ! Et vous, heureux et bienheureux, qui tant avez eu les astres favorables qu'avez vivement et réellement vu en face ce bon Dieu en terre, duquel voyant seulement le portrait gagnons pleine rémission de tous nos péchés mémorables, ensemble la tierce partie avec dix-huit quarantaines des péchés oubliés[2]. Aussi ne la voyons-nous qu'aux grandes fêtes annuelles.

— Il me semble, dit Panurge, que ce portrait fault[3] en nos derniers papes : car je les ai vus non aumusse, ains armet en tête porter, timbré d'une tiare persique[4]; et, tout l'empire chrétien étant en

1. Allusion aux fraudes des possesseurs de reliques et de ceux qui les montrent. Rabelais n'assure pas que le bâton ait touché le portrait papal, mais seulement qu'il lui parut ainsi.

2. Style des canons pénitentiels.

3. Manque, est fautif, etc.

4. Ceci tombe surtout sur Jules II.

paix et silence, eux seuls faire guerre félonne et très-cruelle. — C'étoit doncques, dit Homenaz, contre les rebelles, hérétiques, protestans, désespérés, non obéissans à la sainteté de ce bon Dieu en terre? Cela lui est non-seulement permis et licite, mais commandé par les sacrées décrétales; et doit à feu et à sang mettre empereurs, rois, ducs, princes, républiques, incontinent qu'ils transgresseront un iota de ses commandemens; les spolier de leurs biens, les déposséder de leurs royaumes, les proscrire, les anathématiser, et non-seulement occire leurs corps et ceux de leurs enfans et autres parens, mais aussi leurs ames damner, au parfond de la plus ardente chaudiere qui soit en enfer.

— Ici, dit Panurge, par tous les diables, ne sont-ils hérétiques comme ils le sont parmi les Allemagnes et Angleterre. Vous êtes chrétiens triés sur le volet. — Oui, vrai Dieu, dit Homenaz; aussi serons-nous tous sauvés. Allons prendre de l'eau-bénite, puis dînerons. »

Notez bien que cet Homenaz, loin d'être sur tout le reste un fanatique emporté, n'est qu'un bon dévot, doux, fade et imbécile. Mais, dès qu'il est question d'hérétiques, il ne parle plus que d'anathêmes, d'occisions, de feu, de sang et de chaudieres. Et ce sont là des *chrétiens triés sur le volet;* et cet homme dit, dans sa simplicité bar-

bare, que, moyennant cette doctrine, *ils seront tous sauvés!* Ce caractère du superstitieux n'est pas tracé par un philosophe superficiel, ni par un observateur médiocre.

CHAPITRE VIII

Produit et emploi des quêtes et aumônes, et louange des décrétales.

Or notez que durant la messe séche d'Homenaz, trois marguilliers de l'église, chacun tenant un grand bassin en main, se promenoient parmi le peuple, disant à haute voix : « N'oubliez les gens heureux qui l'ont vu en face! »

« Sortant du temple, ils apporterent à Homenaz leurs bassins tout pleins de monnoie papimanique. Homenaz nous dit que c'étoit pour faire bonne chère, et que de cette contribution et taillon une partie seroit employée à bien boire, l'autre à bien manger, suivant une mirifique glose cachée en un certain coin de leurs saintes décrétales. Ce qui fut fait en un beau cabaret; et croyez que la chère fut copieuse et les buvettes numéreuses[1].

1. Nombreuses.

« Le sert et le dessert fut porté par les filles pucelles mariables du lieu, belles, je vous affie[1], saffrettes, blondettes, doucettes et de bonne grace, lesquelles, vêtues d'aubes longues, blanches et déliées, à doubles ceintures, le chef[2] ouvert, les cheveux mêlés de petites bandelettes et rubans de soie violette, semés de roses, œillets, marjolaine, anis, oranges et autres fleurs odorantes, à chaque cadence nous invitoient à boire, avec doctes et mignonnes révérences.

« Elles étoient volontiers vues de toute l'assistance. Frere Jean les regardoit de côté, comme un chien qui emporte un plumail. Au dessert du premier mets fut par elles mélodieusement chanté une épode à la louange des sacro-saintes décrétales.

« A l'apport du second service, Homenaz, tout joyeux et ébaudi, adressa la parole à l'un des maîtres sommeliers, et se fit verser un grand hanap[3] de vin extravagant[4]. Il le tint en main, et, soupi-

---

1. Je vous assure.
2. Le haut de la robe ou de l'aube.
3. Grande tasse.
4. On appelle *extravagantes* des décrétales ou décisions des papes, ou constitutions particulieres, ajoutées au corps du droit canon. Ce *vin extravagant* étoit un vin de dîmes, concédé à l'église d'Homenaz par quelqu'*extravagante* ou constitution particuliere.

rant profondément, dit à Pantagruel : « Monseigneur, et vous, beaux amis, je bois à vous tous de bien bon cœur, soyez les très-bien venus. » Lorsqu'il eut bu et rendu le hanap à la bachelette gentille, fit une lourde exclamation, disant: « O dives décrétales ! tant par vous est le bon vin trouvé bon ! — Ce n'est pas, dit Panurge, le pis du panier. — Mieux seroit, dit Pantagruel, si par elles le mauvais vin devenoit bon.

— O seraphique sixieme[1] ! dit Homenaz continuant, tant vous êtes nécessaire au sauvement des pauvres humains ! O chérubiques clémentines[2], comment en vous est proprement contenue et décrite la parfaite institution du vrai chrétien ! O extravagantes[3] angéliques, comment sans vous périroient les pauvres ames, lesquelles ici-bas errent par les corps mortels en cette vallée de misere ! Hélas ! quand sera ce don et grace particuliere faite aux humains, qu'ils se désistent de toutes autres études et négoces pour vous lire, vous entendre, vous savoir, vous user, pratiquer, incorporer aux profonds ventricules de leurs cerveaux, aux internes

1. C'est le sixieme bref ou la sixieme bulle de je ne sais quel pape.

2. Décrétales de Clément V, recueillies par Jean XXII, son successeur.

3. Voyez la note 3 de la page précédente.

moëlles de leurs os, aux perplexes labyrinthes de leurs artères? O lors, et non plus tôt, et non autrement, heureux le monde! O lors nullité de grêle, gelée, frimats, vimaires[1]! O lors abondance de tous biens en terre? O lors paix obstinée, infringible[2], dans l'univers; cessation de guerres, pilleries, briganderies, assassinemens, excepté contre les hérétiques et rebelles maudits! O lors joyeuseté, allégresse, liesse, soulas, déduits, plaisirs, délices en toute nature humaine!

« Mais, ô grande doctrine, inestimable érudition, préceptions déifiques emmortaisées dans les divins chapitres de ces éternelles décrétales! O comment, lisant seulement un demi-canon, un petit paragraphe, un seul dit notable de ces sacrosaintes décrétales, vous sentez en vos cœurs enflammés la fournaise d'amour divin, de charité envers votre prochain, pourvu qu'il ne soit hérétique; mépris assuré de toutes choses fortuites et terrestres; extatique élévation, voire jusqu'au troisieme ciel; contentement certain en toutes vos affections! »

Toujours *pourvu qu'il ne soit hérétique, excepté contre les hérétiques maudits*. On voit que Rabe-

1. Dégâts occasionnés dans les forêts par les ouragans.
2. Impossible à rompre.

lais ne perd pas de vue le caractère de son superstitieux : doucereux, mielleux sur-tout le reste; âpre, sans charité, sanguinaire, impitoyable contre les seuls hérétiques, c'est-à-dire contre ceux de ses semblables qui déraisonnent d'une maniere un peu différente de la sienne.

CHAPITRE IX

Miracles advenus par les décrétales.

Voici, dit Panurge, qui dit d'or; mais j'en crois le moins que je peux. Car il m'advint un jour à Poitiers, chez un docteur décrétaliste, d'en lire un chapitre : le diable m'emporte si, à la lecture d'icelui, je ne fus tant constipé du ventre que je le fus pendant plus de quatre ou cinq jours. Ha, ha, mon ami, dit Homenaz, par aventure étiez en état de péché mortel.

— Un jour, dit frere Jean, je m'étois, à Sévillé, torché le cul[1] d'un feuillet d'une méchante clémentine. Je me donne à tous les diables s'il ne m'advint hémorroïdes horribles. — Ce fut, dit

1. Ne vous arrêtez point, lecteurs, à cette expression, qui vous choque ici pour la derniere fois; mais contemplez avec édification ces beaux miracles, et surtout la crédulité et la superstition en personne dans ce bon Homenaz qui s'obstine à voir tous ces accidens comme des punitions de trop d'irrévérence ou de trop peu de foi.

Homenaz, évidente punition de Dieu, vengeant le péché qu'aviez fait incaquant[1] ces sacrés livres, lesquels deviez baiser et adorer, je dis d'adoration de latrie ou d'hyperdulie pour le moins.

— Jean Chouart, dit Ponocrates, à Montpellier, avoit acheté de quelques moines une belle décrétale écrite en beau et grand parchemin, pour en faire des velins pour battre l'or. Le malheur y fut si étrange que oncques piece n'y fut frappée qui vînt à profit. Toutes furent dilacérées et étripées. — Punition, dit Homenaz, et vengeance divine.

« Au Mans, dit Eudemon, François Cornu, apothicaire, avoit en cornets employé une *extravagante* frippée. Je désavoue le diable si tout ce qui dedans fut empacqueté ne fut sur l'instant empoisonné, pourri et gâté : encens, poivre, gérofle, safran, cire, épices, casse, rhubarbe, tamarins, généralement tout. — Abuser, dit Homenaz, aux choses profanes de ces tant sacrées écritures ! Vengeance et divine punition.

— A Paris, dit Carpalim, Grognet, couturier, avoit employé une vieille clémentine en patrons et mesures. O cas étrange ! Tous habillemens taillés sur tels patrons et telles mesures furent gâtés et perdus : robes, cappes, manteaux, jupes,

---

2. De l'Italien *incacare*.

casaquins, collets, pourpoints, cottes et vertugades. Grognet, cuidant tailler une cappe, tailloit la forme d'une braguette; sur la forme d'un casaquin tailloit une aumusse; pour un collet faisoit un brodequin; pensant faire un manteau, faisoit un tambourin de Suisse. Tellement que le pauvre homme par justice fut condamné à payer les étoffes de tous ces chalans, et de présent est à l'hôpital. — Punition, dit Homenaz, et vengeance divine.

— A Cahusac, dit Gymnaste, partie fut faite pour tirer au but entre les seigneurs d'Estissac et de Lauzun. On avoit dépecé une demi-décrétale, et des feuillets taillé le blanc pour le but. Je me donne, je me vends, je me donne à travers tous les diables si jamais arbalêtrier du pays tira trait dedans. Tous furent à côté. Rien du blanc sacrosaint ne fut barbouillé, dépucellé ni entamé. Encore celui qui gardoit les gages nous juroit son grand serment qu'il avoit vu manifestement une fléche entrant au milieu du blanc, sur le point de toucher et enfoncer, s'être écartée loin d'une toise. — Miracle, s'écria Homenaz, miracle, miracle ! *Clerice,* éclaire ici. Vous me semblez vrais christians.

— A Landerousse, dit Rhizotome, aux nôces de Jean Délif, le festin nuptial fut notable et somp-

tueux, comme lors étoit la coutume du pays. Après souper furent jouées plusieurs farces, comédies, sornettes plaisantes; furent dansées plusieurs moresques aux sonnettes et tambours; furent introduites diverses sortes de masques et momeries. Mes compagnons d'école et moi, faute de masques de papier, fîmes nos faux visages des feuillets d'un vieux *sixieme* qui là étoit abandonné, les découpant un peu à l'endroit des yeux, du nez et de la bouche. Cas merveilleux ! Nos petites caroles[1] et puériles ébatemens achevés, ôtant nos faux visages, apparûmes plus hideux et vilains que les diableteaux de la passion, tant avions les faces gâtées aux lieux touchés par lesdits feuillets. L'un y avoit la picote, l'autre le tac, l'autre la v....., l'autre la rougeole. Somme, celui de nous tous étoit le moins blessé à qui les dents étoient tombées. — Miracle, s'écria Homenaz, miracle !

— Il n'est, dit Rhizotome, encore tems de rire. Mes deux sœurs avoient mis dans ce beau sixieme, comme en presse, leurs guimpes, manchettes et collerettes savonnées de frais, bien blanches et empesées. Par la vertudieu !... — Attendez, dit Homenaz : duquel Dieu entendez-vous ? — Il n'en est qu'un, répondit Rhizotome. — Oui bien, dit

1. Danses en rond. De l'italien *carole*.

Homenaz, aux cieux : en terre n'en avons-nous un autre ? — En avant, dit Rhizotome, par mon ame, je n'y pensoit plus. Par la vertu doncques du Dieu pape, leurs guimpes, collerettes et tout autre linge y devint plus noir qu'un sac de charbonnier. — Miracle ! s'écria Homenaz. *Clerice,* éclaire ici, et note ces belles histoires. »

Notons-les aussi nous-même, et permettons-nous seulement cette petite question. Lorsqu'au seizieme siecle un philosophe a pu se moquer ainsi des constitutions et des bulles, avec approbation et privilége du roi de France, comment au dix-huitieme toute la France a-t-elle été sens dessus dessous pour une bulle ? comment la race caffarde des bullistes n'est-elle pas éteinte ? comment, à présent même, ose-t-on nous parler de bulles et de décrétales ? Ne faut-il pas être plus sot qu'Homenaz pour voir aujourd'hui dans une bulle ou dans un bref les destins de toute la France ? Sixieme, clémentine, ou tout ce qu'il vous plaira, ce sera toujours, en termes de l'art, une véritable *extravagance.*

CHAPITRE X

Comment, par la vertu des décrétales, l'or étoit subtilement tiré de France à Rome. — Suite de l'éloge des décrétales.

Je voudrois, dit Epistemon, avoir payé chopine et qu'eussions à l'original collationné les terrifiques chapitres *Execrabilis, De multa, Si plures, De annatis,* et certains autres, lesquels tirent par chacun an de France à Rome quatre cents mille ducats et davantage. Est-ce rien ? — Cela, dit Homenaz, me semble toutefois être peu, vu que la France la très-christiane est unique nourrice de la cour romaine[1].

« Mais trouvez-moi livres au monde, soit de philosophie, de médecine, des loix, des mathématiques, des lettres humaines, voire, par mon Dieu,

1. On a jugé enfin cette cour assez grande pour être sevrée.

de la sainte Écriture, qui en puissent autant tirer Vous n'en trouverez point de cette auriflue énergie, je vous en assure. Encore ces diables hérétiques ne le veulent apprendre et savoir. Brûlez, tenaillez, cizaillez, noyez, pendez, empalez, démembrez, découpez, fricassez, grillez, crucifiez, écartelez, carbonnadez ces méchans hérétiques, décrétalifuges, décrétalicides, pires qu'homicides, pires que parricides, décrétalictones du diable[1] !

« Vous autres, gens de bien, si voulez être dits et réputés vrais christians, je vous supplie à jointes mains ne croire autre chose, autre chose ne penser, ne dire, n'entreprendre, ne faire, fors seulement ce que contiennent nos sacrées décrétales et leurs corrollaires, ce beau sixieme, ces belles clémentines, ces belles extravagantes. O livres déifiques ! ainsi serez en gloire, honneur, exaltation, richesses, dignités en ce monde ; de tous révérés, d'un chacun redoutés, à tous préférés, sur tous révérés et choisis : car il n'est sous la chappe du ciel gens plus idoines à tout faire et manier que ceux qui, par divine prescience et éternelle prédestination, se sont adonnés à l'étude des saintes décrétales.

« Voulez-vous choisir un preux empereur, un bon capitaine, un digne chef et conducteur d'armée

1. Toujours bon, toujours doux, toujours charitable.

en tems de guerre, qui bien sache tous inconvéniens prévoir, tous dangers éviter, bien mener ses gens à l'assaut et au combat en allégresse, rien ne hasarder, toujours vaincre, sans perte de ses soldats, et bien user de la victoire? Prenez-moi un décrétaliste.

« Voulez-vous, en tems de paix, trouver homme apte et suffisant à bien gouverner l'État d'une république, d'un empire, d'une monarchie; entretenir l'Église, la noblesse, le sénat et le peuple en richesse, amitié, concorde, obéissance, vertus, honnêteté? Prenez-moi un décrétaliste.

« Voulez-vous trouver homme qui, par vie exemplaire, beau parler, saintes admonitions, en peu de tems, sans effusion de sang humain, conquête la terre sainte, et à la sainte foi convertisse les mécréans turcs, juifs, tartares et moscovites? Prenez-moi un décrétaliste.

« Qui fait en plusieurs pays le peuple rebelle et détravé[1], les pages friands et mauvais, les écoliers badauds et asniers? Leurs gouverneurs, leurs écuyers, leurs précepteurs n'étoient décrétalistes.

« Mais qui est-ce, en conscience, qui a établi, confirmé, autorisé ces belles religions[2], desquelles

1. Déchaîné, comme un cheval qui a rompu ses entraves.
2. Maisons religieuses.

en tous endroits voyez la chrétienté ornée, décorée, illustrée, comme est le firmament de ses claires étoiles? Dives décrétales.

« Qui a fondé, qui maintient, qui sustente, qui nourrit les dévôts religieux, par les couvens, monasteres et abbayes, sans les prieres diurnes, nocturnes, continuelles desquels seroit le monde en danger évident de retourner en son antique chaos? Sacrées décrétales.

« Qui fait et journellement augmente en abondance de tous biens temporels, corporels et spirituels ce fameux et célebre patrimoine de saint Pierre? Saintes décrétales.

« Qui fait le saint-siége apostolique en Rome, de tout tems et aujourd'hui, tant redoutable en l'univers qu'il faut, bon gré, mal gré, que tous rois, empereurs, potentats et seigneurs dépendent de lui, par lui soient couronnés, confirmés, autorisés, viennent là bouquer et se prosterner à la mirifique pantoufle? Belles décrétales de Dieu.

« Je vous veux déclarer un grand secret. Les universités de votre monde, en leurs armoiries et devises, ordinairement portent un livre, les unes ouvert et les autres fermé. Quel livre pensez-vous que ce soit? — Je ne sais, certes, répondit Pantagruel : je ne lus oncques dedans. — Ce sont, dit Homenaz, les décrétales, sans lesquelles périront

les priviléges de toutes universités. Vous me devez celle-là. Ha, ha, ha, ha ! » Ici commença Homenaz à rire, baver et suer; et bailla son bonnet à une des filles, laquelle le posa sur son beau chef en grande allégresse, après l'avoir amoureusement baisé, comme gage et assurance qu'elle seroit premiere mariée.

« Je disois donc, reprit Homenaz, qu'ainsi vous adonnant à l'étude unique des sacrées décrétales, vous serez riches et honorés en ce monde. Je dis conséquemment qu'en l'autre vous serez infailliblement sauvés au benoît royaume des cieux, duquel les clefs sont baillées à notre bon Dieu[1] décrétaliarque.

« O mon bon Dieu, lequel j'adore et ne vis oncques, de grace spéciale, ouvre-nous, à l'article de la mort pour le moins, ce très-sacré trésor de notre mere sainte Église, duquel tu es protecteur, conservateur, administrateur, dispensateur, et donne ordre que ces précieuses œuvres de surérogation, ces beaux pardons au besoin ne nous faillent; à ce que les diables ne trouvent que mordre sur nos pauvres ames, que la gueule horrifique d'enfer ne nous engloutisse! Si nous faut passer par purgatoire, patience. En ton pouvoir et

1. C'est le pape, chef et souverain des décrétales.

arbitre est nous en délivrer quand tu voudras. » Ici commença Homenaz à jetter grosses et chaudes larmes, battre sa poitrine et baiser ses pouces en croix.

« Epistemon, frere Jean et Panurge, voyant cette fâcheuse catastrophe, commencerent, couverts de leur serviette, à crier miaut, miaut, feignant cependant s'essuyer les yeux, comme s'ils eussent pleuré. Les filles furent bien apprises, et à tous présenterent pleins hanaps de vin clémentin[1], avec abondance de confitures. Ainsi fut de nouveau le banquet réjoui.

« En fin de table, Homenaz nous donna grand nombre de grosses et belles poires, en disant : Tenez, amis, ce sont poires singulieres, lesquelles ailleurs ne trouverez. En cette isle seule naissent ces belles poires. Faites-en, si bon vous semble, pépinieres en vos pays. — Comment, demanda Pantagruel, les nommez-vous ? — Non autrement que poires, répondit Homenaz. Nous sommes simples gens, puisqu'il plaît à Dieu ; et appellons les figues figues, les prunes prunes, et les poires poires. — Vraiment, dit Pantagruel, quand je serai en mon ménage, j'en enterai en mon jardin de Touraine,

1. Clément V étoit de Bordeaux, et avoit fait planter, à une lieue de cette ville, une vigne qui porte encore aujourd'hui son nom.

sur la rive de Loire, et seront dites poires de bon chrétien: car oncques ne vis chrétiens meilleurs que ces bons Papimanes. »

« Le dîner parachevé, prîmes congé d'Homenaz, et de tout le bon populaire, humblement les remerciant, et, pour rétribution de tant de biens, leur promettant que, venus à Rome, ferions avec le père saint tant qu'en diligence il les iroit voir en personne. »

Je ne sais s'il y est allé. On a vu dans ces derniers tems que papegaut gagnoit peu de chose à voyager. Papimanie se dépeuple : sa présence ne la repeupleroit pas, n'empêcheroit pas les transmigrations fréquentes au pays de Papefigue. Le tems approche où il sera réduit à l'ile Sonnante. Qui sait encore si ce sera pour long-tems, et si l'on ne verra pas bientôt inscrit sur le château Saint-Ange ces mots, qu'un de nos bons patriotes a fait graver sur le fronton de son ci-devant château, en place de ses armoiries :

Finita è la comedia.

CHAPITRE XI

Des miracles des saints et du regne des philosophes.

On seroit fâché de finir cet ouvrage sans y trouver le sentiment de notre grave auteur sur un article aussi important pour l'isle Sonnante que celui des miracles des saints, source de richesses pour elle en France, depuis la sainte Baume jusqu'à saint Guignolet, et sans pouvoir inférer de quelque passage de Rabelais quelle étoit son opinion générale sur ce qui peut assurer le bonheur des peuples. Ce très-court chapitre satisfera sur l'un et sur l'autre point.

Cinq pélerins que frere Jean avoit délivrés des mains des ennemis furent conduits devant le roi Grand-gousier, qui leur demanda d'où ils venoient et où ils alloient. Las-d'aller répondit pour tous : « Nous venons de Saint-Sébastien, près de Nantes,

et nous en retournons par nos petites journées. — Voire mais, dit Grand-gousier, qu'alliez-vous faire à Saint-Sébastien ? — Nous allions, dit Las-d'aller, lui offrir nos vœux contre la peste. — Oh ! dit Grand-gousier, pauvres gens, estimez-vous que la peste vient de Saint-Sébastien ? — Oui vraiment, répondit Las-d'aller, nos prêcheurs nous l'affirment. — Oui, dit Grand-gousier, les faux prophètes vous annoncent-ils tels abus ? Blasphement-ils en cette façon les justes et saints de Dieu, qu'ils les font semblables aux diables, qui ne font que mal entre les humains ?

« Comme Homere écrit que la peste fut mise en l'ost[1] des Grecs par Apollon, et comme les poëtes feignent un grand tas de véjoves et dieux malfaisans; ainsi prêchoit à Sinais un caffard, que saint Antoine mettoit le feu aux jambes, saint Eutrope faisoit les hydropiques, saint Gildas les foux, saint Genou les gouttes. Mais je le punis en tel exemple, quoiqu'il m'appellât hérétique, que depuis ce tems caffard quiconque n'est osé entrer en mes terres; et m'ébahis si votre roi les laisse prêcher par son royaume tels scandales: car plus sont à punir que ceux qui, par art magique ou

1. Au camp. La Fontaine a dit aussi : *tout l'ost des Grecs*. Son style est rempli d'expressions et de phrases de Rabelais.

autre engin, auroient mis la peste par le pays. La peste ne tue que le corps, mais tels imposteurs empoisonnent les ames. »

Les pélerins, entendant ce discours, ne faisoient que soupirer et dire au fils du roi : « O qu'heureux est le pays qui a pour seigneur un tel homme ! Nous sommes plus édifiés et instruits en ce propos qu'il nous a tenu qu'en tous les sermons qui nous furent prêchés dans notre ville.

— C'est, dit Gargantua, ce que dit Platon, que lors les républiques seront heureuses quand les rois philosopheront ou les philosophes regneront. »

CHAPITRE XII

Conclusion.

Les rois ne se pressant pas de philosopher, il falloit bien que les philosophes accomplissent enfin la prophétie de Platon et de Rabelais. Aussi font-ils

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVIS AUX LECTEURS. 1

INTRODUCTION. 3

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Qu'il y a dans les ouvrages de Rabelais, sous l'extérieur de la folie, un sens profond, politique et philosophique, qu'on doit se donner la peine d'y chercher. 11

CHAPITRE II. — De la liste civile, ou de la dépense personnelle d'un roi. 16

CHAPITRE III. — De l'éducation d'un roi. 19

CHAPITRE IV. — Continuation du même sujet. . . 25

CHAPITRE V. — De la guerre et de la paix. 32

CHAPITRE VI. — Suite du précédent. 41

Pages

CHAPITRE VII. — Du sort des héros dans l'autre monde, et des métamorphoses politiques. . . . 48

CHAPITRE VIII. — De l'ancien ordre judiciaire, du parlement, et des juridictions inférieures. 53

CHAPITRE IX. — De la grand'chambre. 61

CHAPITRE X. — Comment la grand'chambre vivoit de corruption; où l'on voit par occasion ce que les bons gentilshommes faisoient pendant leur vie, et ce qu'ils devenoient après leur mort. 70

CHAPITRE XI. — Des bas-officiers de justice, et de leur maniere de vivre aux dépens des nobles. . . 73

CHAPITRE XII. — De la chambre des comptes. . . . 76

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Des moines et ordres religieux. 85

CHAPITRE II. — Des ordres mendians. 95

CHAPITRE III. — Des prêtres et moines, des cardinaux et du pape. 101

CHAPITRE IV. — Des ordres religieux et militaires, et du bon emploi des donations faites à l'Église. 111

CHAPITRE V. — Du pape, des excommunications et de l'inviolabilité des évêques 118

CHAPITRE VI. — De l'autorité du pape et de la puissance du diable. 123

CHAPITRE VII. — Du pape, des papistes et des décrétales. 131

Pages

CHAPITRE VIII. — Produit et emploi des quêtes et aumônes, et louange des décrétales. 140

CHAPITRE IX. — Miracles advenus par les décrétales. 145

CHAPITRE X. — Comment, par la vertu des décrétales, l'or étoit subtilement tiré de France à Rome. — Suite de l'éloge des décrétales. 150

CHAPITRE XI. — Des miracles des saints et du regne des philosophes. 157

CHAPITRE XII. — Conclusion. 160

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338